DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

1965
27 JANVIER 1965
NUMERO 386
0,50 F LE NUMERO
38e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

# PROFITS OU COLLECTIVISME

PARTOUT, les chefs d'entreprise prennent des mesures de « réduction du personnel ». Dans telle usine, un mauvais jour, environ un quart du personnel reçoit une lettre de licenciement. Bien entendu, aucune mesure n'est prévue dans presque tous les cas pour assurer le reclassement de ceux à qui l'on retire brutalement le moyen d'existence.

Il ne fait aucun doute que la compression des effectifs est amenée, dans une large mesure, par l'emploi de machines perfectionnées qui remplacent la main humaine et nécessitent seulement quelques techniciens pour vérifier leur fonctionnement régulier.

Logiquement, la crise devrait donc être résolue par la réduction du temps de travail et le plein emploi. Cette solution aurait bien des conséquences bénéfiques pour les classes laborieuses car elle permettrait aux travailleurs d'échapper à une longue journée d'abrutissement et de consacrer une partie du temps gagné à leur élévation intellectuelle et à leur plus grande qualification professionnelle, les rehaussant au-delà de la machine dont ils sont actuellement esclaves sans en saisir bien souvent le fonctionnement.

C'est précisément ce que les capitalistes veulent éviter. Aussi, non contents de réduire au chômage une certaine partie des travailleurs, ils cherchent encore à abrutir davantage s'il est possible ceux qui demeurent à leur poste. « La Nation » écrit : « On souscrirait (remarquez le conditionnel) volontiers à plusieurs revendications qui visent à supprimer les disparités régionales de salaires, l'amélioration du pouvoir d'achat des travailleurs au S.M.I.G., des familles et des personnes âgées, la réforme des comités d'entreprise, l'indemnisation contractuelle du chômage partiel et une fiscalité plus favorable aux petits revenus. Toutes ces préoccupations sont celles du gouvernement. En revanche, les syndicats croient-ils qu'il soit dans l'intérêt de l'économie française en général, et par conséquent des travailleurs en particulier, de rechercher la réduction des horaires de travail dans tous les secteurs...? Il ne semble pas que la situation s'y prête. »

Et l'organe de l'U.N.R. de s'appuyer sur le fait que la population active est bien loin d'atteindre la proportion qui devrait être la sienne par rapport à la population inactive.

Encore faudrait-il s'entendre sur le terme de « population active ». Sans doute le parti officiel comprend-il dans cette catégorie de la population une foule de gens qui s'activent énormément... pour rien, comme ceux qui constituent l'appareil bureaucratique et policier. Sans doute assimile-t-il à la population « active » une autre foule de personnes employées à produire, mais à produire... pour rien au plutôt pour satisfaire des besoins artificiellement créés parce que la satisfaction de ces besoins artificiels et, pour le profit, plus rentable que celle de besoins plus immédiats. On ne devrait donc pas parler de population « active » mais de population « utilement active pour la collectivité ».

Cela mis à part, on nous sort, bien sûr, l'indispensable notion d'« intérêt général » ou d'« intérêt de l'économie française » mais cette notion ne correspond à aucune réalité dans la mesure où il n'y a pas d'intérêt collectif là où les bénéfices, au sens large du terme, ne sont pas répartis également. Ainsi, lorsque l'économie française progresse par rapport aux autres pays les travailleurs ne remarquent guère une augmentation de leur niveau de vie; tout le profit va au capital; tout au plus les exploités sont-ils pour un temps assurés de continuer à pouvoir trimer dans les mêmes conditions.

L'argument triomphal des capitalistes consiste à dire qu'une réduction des heures de travail entraînerait fatalement une réduction de la « capacité de concurrence » de la nation. Mais les travailleurs d'un pays ne sont pas en concurrence avec les travailleurs des autres pays. Seuls les capitalistes sont en concurrence avec les capitalistes des autres pays devant les « possibilités de profit ». Où se trouve, dans tout cela, l'intérêt général dont on nous parle ? La plupart des profits énormes ne sont pas réalisés sur des produits d'usage courant et d'utilité véritable, mais sur des pacotilles auxquelles seules la bêtise et la publicité accordent une valeur arbitraire. Au nom de la concurrence entre « nations », c'est-à-dire entre dirigeants, sur ces broutilles on se refuse à envisager une reconversion de l'économie à l'intérieur même du pays en donnant la priorité aux productions qui présentent réellement un intérêt collectif et individuel immense comme la construction de logements par exemple. Ainsi, cet intérêt qu'on veut nous présenter comme « général » est étroitement inscrit dans les seuls « intérêts » d'une minorité d'exploiteurs qui entendent définir seuls les options fondamentales de l'économie tout entière.

C'est dans cette optique que les puissances financières s'opposent au progrès social. Elles s'y opposent surtout dans la mesure où le progrès social risquerait d'entraîner une remise en cause des structures mêmes de l'économie nationale et d'aboutir à définir la reconversion vers une production plus rationnelle, fondée sur les besoins réels de la collectivité, mais forcément moins « rentable » à certains points de vue individuels.

Orienter insidieusement la production dans ce sens rationnel par la pression politique et les revendications limitées prendrait certainement des siècles... si rien ne vient tout réduire à zéro.

Il est donc nécessaire d'aller au cœur des choses, de s'emparer des moyens de production sans lesquels la puissance financière n'est rien. C'est dans cette optique que nous devons préparer la GREVE GENERALE, EXPROPRIATRICE ET GESTIONNAIRE.

# GUERRE DE CLASSE

La théorie du moindre mal a fait ses preuves. Depuis longtemps, les travailleurs ont pu s'apercevoir que discuter avec les exploiteurs ne saurait amener aucun progrès social réel et durable, et encore moins aboutir à jeter les bases d'un système économique dont le principe moteur ne serait pas l'inégalité des conditions et l'exploitation de l'homme par l'homme.

Aussi sommes-nous résolument pour la politique du pire. Nous souhaitons sincèrement, nous désirons avec force que l'antagonisme des deux classes, celle des exploiteurs et celle des exploités, s'exacerbe au point d'atteindre le degré de rupture et d'explosion et nous sommes prêts à tout tenter dans ce sens.

Pour nous, syndicalistes révolutionnaires, l'intérêt général n'existe pas. Il ne s'agit que d'une illusion par laquelle on entend maintenir l'esclave dans ses fers et justifier les inégalités sociales. Aucun « intérêt collectif » ne peut être fondé sur l'inégalité économique. Nous admettrons qu'il puisse exister un intérêt général — qui ne soit pas au-dessus de l'intérêt du travailleur mais confondu avec lui — à partir du moment où il sera celui d'une *collectivité* véritable dans laquelle chacun participera *également*, selon ses possibilités spécifiques, à la production et partagera *également* les bénéfices de l'œuvre collective.

Jusqu'à ce jour nous ne cesserons de condamner l'intérêt général de la nation et de le présenter sous son vrai jour qui n'est autre chose que le maintien, par la force, l'habitude et la bêtise, d'un équilibre factice entre la masse des exploités et la minorité des exploiteurs.

C'est cet équilibre qu'il s'agit de rompre par tous les moyens qui pourront être en notre possession. Et il est bien évident qu'un *état de fait* qui plonge ses racines dans des siècles d'abrutissement intellectuel et de misère physique, de contrainte corporelle et d'illusion « morale » ne saurait être bouleversé sans une destruction totale, rapide et complète des structures matérielles qui l'ont contenu si longtemps, c'est-à-dire des institutions néo-bourgeoises, et des carcans intellectuels, métaphysiques et religieux par lesquels on a tenté de le justifier et de l'asseoir après coup. Ainsi, de même que l'exploitation de l'homme par l'homme a été un *fait matériel* avant d'être un système cohérent dans ses limites et fondé métaphysiquement, de même l'abolition des privilèges, l'instauration de l'égalité économique et sociale doit être une *destruction matérielle du capitalisme* avant d'être l'expression abstraite de la société nouvelle.

C'est pourquoi ceux qui cherchent à insérer petit à petit le socialisme dans le capitalisme, avec l'espoir de ronger celui-ci par l'intérieur, sont dans l'erreur. Il faut bien *vivre* à l'intérieur du système, mais les forces révolutionnaires doivent s'organiser en dehors des possibilités du système qui sont autant de pièges tendus pour *intégrer* à l'intérêt général fictif les travailleurs déshérités et les détourner de toute création véritable et de toute action authentique.

Il faut donc lutter, en véritable révolutionnaire, contre tout ce qui tendrait à faire accepter, grâce à quelques concessions illusoires, le principe même de l'exploitation capitaliste : le profit. On peut se servir toutefois des institutions créées par le capitalisme pour canaliser les revendications sociales, mais non dans le but d'aplanir l'antagonisme par la discussion et la négociation ; il faut utiliser ces moyens dans le but d'exaspérer au contraire l'antagonisme et agir de telle façon que la négociation soit rendue impossible.

Tous nos efforts doivent porter, dans l'état actuel des choses, sur l'exaspération des conflits afin que ceux-ci dépassent leur point de départ, la revendication limitée en tous sens, pour s'élargir jusqu'à la condamnation globale du système capitaliste tout entier.

Toute théorie qui fonderait le progrès social et promettrait l'âge d'or en s'appuyant sur une évolution « naturelle » des institutions et des hommes doit être bannie. Elle ne saurait amener les masses qu'à une plus grande indifférence et une plus profonde soumission.

Il faut, on contraire, affirmer que l'émancipation des opprimés n'est pas autre part que dans leur action propre dirigée dans le sens de la lutte de classe. Les conditions objectives doivent être prises en considération pour définir l'action révolutionnaire *dans le présent*. Elles ne sauraient limiter cette action au nom d'une construction hypothétique de l'avenir social.

*Détruire l'équilibre capitaliste*, par tous les moyens qui pourront se présenter, demeure, actuellement, l'*objectif essentiel des anarchistes collectivistes*.

SEVY

# L'INFLUENCE DE LA PRESSE CATHOLIQUE

Parmi tous les quotidiens, périodiques, qui paraissent en langue française, une forte part revient à la presse catholique. Que l'on juge :

*La Croix* tire à 140.000 ; *la Croix-Dimanche* à 164.000 ; *le Pèlerin* à 540.000 ; *Panorama chrétien* à 165.000 ; *la Vie catholique* à 445.000 ; *Télérama* à 95.000. Viennent ensuite tous les périodiques de moindre tirage, par exemple les publications de l'Union des œuvres catholiques celles de la Compagnie de Jésus, celles des quelque vingt-cinq mouvements d'action catholique, celle entre autres de l'action catholique féminine qui tire à plus de deux millions d'exemplaires son périodique *Echo de notre temps*. Toutes ces revues sont orientées vers une politique non seulement d'action religieuse, mais que l'on peut sans exagération taxer, sur le plan politique, de droite, c'est-à-dire avec le chauvinisme, le sectarisme, l'esprit petit bourgeois qui a toujours caractérisé les mouvements politiques de droite ou du centre, et dont la religion catholique fut jusqu'à ce jour le principal supporter.

On peut placer, un peu plus à gauche, les périodiques suivants : *Témoignage Chrétien* qui tire à 33.000 et la *France catholique*, environ 40.000. Enfin, il faut ajouter à tout cela quelque 3.000 bulletins paroissiaux qui tirent de 100 à 1.000 numéros suivant l'importance de la paroisse. Reste la grande presse qui ne se déclare pas d'obédience catholique pure, mais qui, pour certaines publications, est le reflet des « ordres » émanant du saint-siège. (Exemple-type : *Ouest-France*, qui tire journellement à 700.000 exemplaires.)

La France est non seulement sous l'emprise des revues, journaux catholiques qui pénètrent dans tous les foyers, celui de l'intellectuel, du commerçant, de l'employé, de l'ouvrier, du paysan, mais elle subit aussi l'emprise d'une radio, d'une télévision plus ou moins, et plutôt plus que moins, orientées dans le sens catholique. Il faut être du « Bâtiment » pour connaître les « peaux de bananes » qui se sont glissées sous les pieds des journalistes, techniciens de la radio et de la télé qui ne sont pas « dans le vent ». Un dialoguiste, un écrivain, un cinéaste qui ne pense pas « bien » a peu de chance de voir son dialogue, sa pièce, son métrage accepté par les pontifes, et... comme il faut bien vivre...

Actuellement le catholicisme agit par la bande. Dans les usines on place — le plus possible dans les postes responsables — de bons chrétiens. On élimine, par tous les moyens, les brebis galeuses, surtout les libres penseurs, les anarchistes, les trotskystes ; bref, les « en-dehors » ; on les relègue dans des postes sans envergure ; bref, c'est un complet nettoyage qui a lieu en ce moment.

La croyance religieuse recule, dit-on. Cela est fort possible sur le plan de la croyance pure, bien que cela ne soit pas prouvé. Certe, on ne parle plus du fameux paradis, de l'enfer ou de purgatoire, voire de notre mère Eve et son complice Adam, mais la croyance dans le divin est toujours aussi vivace, la foi dans le Dieu sauveur, dans un au-delà plus ou moins teinté de couleur rose, où, à la fin du monde, nous nous retrouverons tous ; enfin, tous sauf nous, les incroyants, dans une béatitude éternelle. Il est dit, paraît-il, de plus en plus de messes pour le repos des défunts, brûlé de cierges, psalmodiées de prières ; bref, une résurrection de la croyance de nos pères.

Et nous, libres penseurs, anarchistes, non-conformistes, que représente notre presse ? Hélas ! il faut bien le dire, presque rien : une cinquantaine de périodiques tirant à 2.000, certains à 5.000 exemplaires, et certains, parmi nous, sont abonnés à deux ou trois périodiques différents. Enfin, parmi les revues épousant plus ou moins nos idées, citons *le Canard enchaîné*, qui est lu par un bon nombre d'entre nous, mais aussi par des gens très loin de nous en raison de son esprit satirique.

Tout cela n'est pas écrit dans le but de prêcher la résignation, mais au contraire de redoubler d'activité. Nous ne pouvons lutter avec les trusts de la presse catholique, nous n'avons pas accès à la radio ou à la télévision, mais nous devons, par les moyens que nous avons, suivant nos possibilités, agir, par la plume, par la parole, par l'action. Nous devons, même si nous ne voyons pas le succès de nos efforts, militer le plus possible. Actuellement, nous traversons une crise : l'homme a besoin de chefs, de guides, d'être commandé et dirigé. Espérons que demain, un demain qui peut être dans un siècle, les choses changeront ; l'homme, devenu mentalement libre, agira pour le bien-être collectifs et égalitaire. Mais même si ce demain ne devait jamais être, nous devons quand même lutter, pour nous, pour rester des hommes libres.

G. PIOU

# Syndicalisme, enthousiasme et paresse

L'argument principal qui fut donné par les dictateurs russes, au début de la révolution, pour expliquer la nécessité de la centralisation de l'agriculture en des macro-exploitations, fut que les moujiks étaient des indolents et des paresseux. Ils n'avaient pas le sens de la responsabilité collective et, par conséquent, n'accompliraient pas leur devoir de producteurs sans que soit exercée sur eux une pression impérative, sans un embrigadement facilitant le contrôle de leur activité par le parti et les bureaucrates.

L'argument était faux, très particulièrement, puisque la généralité des paysans russes vivait sous le régime économique et juridique du « Mir », communauté paysanne d'origine ancestrale.

Ce dont ils avaient besoin c'était d'écoles d'agriculture et de fermes modèles pour rendre plus efficients leurs travaux en commun.

Ce dont ce peuple prolifique avait besoin, dès les premières heures, afin que la production ne soit dévorée en herbe par des surplus démographiques, c'était de cliniques gynécologiques communales vulgarisant les procédés anticonceptionnels, pratiquant l'avortement et la stérilisation volontaire des hommes.

Mais à qui veut exercer la dictature, il faut, sinon un préalable valable, au moins une justification empirique suffisante pour dissimuler les véritables buts.

Cette manière de voir et d'agir (commune à tous les pouvoirs), n'est pas seulement déterminée par le concept atavique d'autorité, mais aussi, chez les esprits politiques, par cet aphorisme en partie exact : « Que l'homme a toujours usé de sa liberté pour ralentir son effort et échapper aux pressions extérieures. »

Ce sentiment du moindre effort, de la paresse dans son sens le plus rationnel, est donc un caractère dominant de notre espèce.

Toute tentative libératoire n'a de sens que si, tenant compte de ce caractère, elle s'efforce de placer l'homme dans une condition sociale qui lui permette d'accomplir son devoir social sans mutiler son droit à la liberté.

L'exemple des Kibboutz (toujours à reprendre) n'est-il pas démonstratif de la possibilité pour des hommes, de vivre la condition communiste par volonté individuelle et contrôle collectif réciproque excluant tout impératif politique ?

Certes, l'expérience qui dure depuis cinquante ans peut être brisée demain par l'étatisme politique qui l'enserre, mais la preuve a été administrée que les hommes sont capables, en autogestion, de dominer leur paresse pour réaliser leur devoir communautaire sans recourir à des sanctions arbitraires...

Comment des politiciens socialistes peuvent-ils espérer communiquer au travailleur un enthousiasme créateur et durable en le privant des avantages acquis par la révolution ?

L'enthousiasme est toujours une exaltation passagère, un feu qui se dévore lui-même, laissant à l'homme le choix entre la voie tracée ou l'abandon d'une action qui ne satisfait ni son espoir ni sa conscience.

Le temps et l'effort ne s'intègrent harmonieusement dans la vie du travailleur que si la volonté et la ténacité succèdent à l'enthousiasme. A négliger, à méconnaître ou à réprimer cette psychologie individuelle, toute organisation sociale, dite socialiste, qui entend bâtir la liberté dans la contrainte, par un chronométrage abusif, par la soumission des individus à des rendements excessifs, par leur parquage en des macro-cités, et cela au bénéfice de plans présomptueux élaborés par des intellectuels bourrés de théories, au bénéfice d'Etats qui grandissent sur le corps abusé de la liberté et la violent tous les jours, cette organisation-là tourne le dos au socialisme.

Ce pouvoir devient par une exaspération de plus en plus maladive, la négation du droit à la liberté, l'étcignoir de la plus belle aspiration humaine.

C'est ainsi que les Soviets, par égarement dogmatique et insubordination des masses paysannes, en arrivèrent, dans le plus vaste pays céréalier d'Europe, à manquer de pain après quarante ans de dictature !

C'est ainsi que la dictature chinoise crut réaliser le miracle du « bond en avant » en mobilisant les masses paysannes en des formations para-militaires qui détruisaient le sens individuel et coopératif des paysans chinois ; et ces deux dictatures, aveuglées par leur prestige, commencent à peine à comprendre combien il est insensé de laisser se multiplier les naissances, s'accroître les troupeaux, s'élargir le pullulement... quand, pour nourrir une population trop abondante, une consommation trop forte, on se trouve dans l'obligation de condamner des hommes actifs à de véritables travaux forcés.

Toute superstructure politique, serait-elle affublée des bleus du travailleur, ne peut que méconnaître les droits essentiels de l'individu.

Tout capitalisme d'Etat, serait-il socialiste (?), n'est qu'un appareil élevant à sa plus haute puissance, c'est-à-dire à la plus lourde nuisance, le contenu autoritaire de la démocratie politique.

La révolution sociale sera donc une nouvelle société d'où toute structure politique sera bannie, à seule fin que les travailleurs industriels et agricoles, sur des terrains d'action dont ils connaissent toutes les matières, les techniques et les faiblesses, puissent remettre en ordre et en marche les engrenages économiques et sociaux.

La prospérité naîtra, comme dans les Kibboutz, des efforts collectifs entrepris par des hommes différents dans leurs moyens personnels, mais associés dans leur libération communautaire.

La révolution sociale est un plongeon dans la liberté, où chacun doit apprendre à acquérir et à développer son sens de la responsabilité pour atteindre enfin le rêve de la joie par le travail, de la sécurité par l'égalité économique et sociale.

L'art politique des maîtres capitalistes est d'obtenir de leurs esclaves un maximum de travail en leur faisant espérer que leur avenir est conditionné par l'accumulation des profits.

C'est leur philosophie de l'avenir, l'autel sur lequel, depuis des siècles, les esclaves sacrifient leur condition présente à une illusoire espérance...

Quand les socialistes étatistes reprennent en main les esclaves qui se croyaient libérés par « leur révolution », ils jettent sur les esprits leur verbomanie anesthésiante empruntée aux sermons religieux : « Souffrez notre pouvoir, il est le gage de votre liberté... ! »

Ainsi parlent tous les sorciers : « Souffrez sur cette terre ; c'est le gage du paradis éternel ! »

Ainsi parla Khrouchtchev : « En 1980, vous connaîtrez le communisme, mais nous resterons vos maîtres. » Je ne fais que résumer ses dires.

Or, le communisme ne peut se construire que par et dans la liberté organisée, par l'autogestion organisée à tous les échelons de l'activité sociale, dans le cadre de l'administration des choses.

Le syndicalisme est une grande école ouverte à tous les hommes de bonne volonté, où chacun doit parfaire ses connaissances en confrontant ses pensées et ses gestes avec toutes les expériences en cours (révolutionnaires) sur notre planète.

Nous n'offrons aucun dogme à la curiosité scientifique et sociale, mais devant cet univers où se brassent de nouvelles sociétés, nous nous efforçons de mesurer et de servir les chances de la liberté dans ces révolutions toujours vaincues par le despotisme et l'ignorance des esclaves.

Le chemin de la liberté passe par le syndicalisme révolutionnaire.

G. B.

## DANS NOS REGIONS

# CHEZ PECAZAUX ET KREUTLER... C'EST LE BAGNE

Il nous arrive souvent d'entendre (de certains individus) la réflexion suivante : « Dans le fond ne nous plaignons pas, car nous ne sommes pas bien malheureux en France. »

Que cette catégorie d'individus veuille bien nous permettre de faire quelques réserves dans ce domaine.

Il est vrai que nous avons des privilégiés en France; ceux qui spéculent avec la complicité du régime en profitant de la naïveté des travailleurs et ceux qui, bien qu'exploités, parviennent, à force de combines et à la faveur de certains concours de circonstances, à se faire ce qu'on appelle vulgairement « une place au soleil ». Mais il y a aussi une forte majorité de Français à «part entière» qui, tout en s'acquittant envers la société par un travail honnête, tout en restant des citoyens modèles qui paient régulièrement leur percepteur et vont, aussi régulièrement, déposer dans l'urne leur bulletin, n'en sont pas moins inquiets sur leur avenir et celui de ceux qui leur sont chers. La lettre que nous publions ci-dessous est un témoignage, parmi tant d'autres, de la situation critique et même dégradante, dans laquelle se trouvent actuellement de nombreux travailleurs en France. Précisons qu'il s'agit d'un échange d'impressions entre deux camarades de travail dont l'un a quitté l'entreprise depuis quelque temps.

**« Cher camarade, tu n'as rien à regretter de chez Pécazaux et Kreutler, car c'est de plus en plus l'image d'un camp de concentration.**

**Le dictateur Renoux reste toujours fidèle à ses ambitions de s'élever en grade sur le dos des malheureux bagnards que nous sommes. Mais ses arguments de « bon maître » et son style américain ramené de son stage à Philadelphie ne parviennent pas toujours à séduire les champions du « boni ». D'ailleurs, ceux qui pensaient pouvoir s'en tirer en faisant des heures supplémentaires en sont pour leurs frais; de la journée de dix heures, nous voilà retombés à la semaine de quarante heures et avec promesse d'avoir bientôt la semaine de trente-deux heures. Tu vois un peu le trou que cela représente dans le budget familial. Les diplomates patronaux de chez P.K., aidés par leurs dévoués représentants des syndicats et les membres du comité d'entreprise, ont su tirer profit du système adopté l'an dernier. Les résultats ne se sont pas fait attendre et on licencie les ouvriers sous contrat de trois mois; cela finit de démoraliser les trouillards de chez P.K. qui ne voient plus leur salut qu'en déposant leur bulletin dans l'urne ou en priant dans l'Eglise la plus proche pour que leur cher dictateur daigne améliorer leur situation. »**

Bien qu'il nous soit désagréable de constater qu'il existe des travailleurs « trouillards », c'est une réalité que nous ne pouvons ni ne devons nier; et c'est peut-être un peu leur faute si la classe ouvrière se trouve actuellement dans le cloaque, mais le but des véritables syndicalistes n'est pas

*(Suite page 2.)*

# EN VRAC

AUTOMOBILISTES... ATTENTION

Un projet de loi sur les assurances automobiles doit voir le jour sous peu. Si ce projet prend corps, toute société d'assurance en difficulté financière pourrait, après le contrôle d'un organisme d'Etat, majorer ses polices d'assurance, non seulement celles à faire, mais aussi celles en cours et demander à ses clients un « rappel » ; l'assurance étant couverte par la loi, le pauvre cocufié de client ne pourra que s'exécuter. Allons, il y a encore de beaux jours pour les compagnies d'assurance.

QUAND ON ME PARLE DE CULTURE, JE SORS MON REVOLVER

Un demi pour cent à peine, tel est la part que le budget national français réserve aux questions culturelles de ce pays. Vous avez bien lu : un demi pour cent. Quand on pense que seul les faits culturels, que ce soit en peinture, sculpture, architecture, musique, littérature, font la valeur d'une nation, d'un peuple, on reste confondu devant ce procédé criminel de désagrégation de notre culture. Si on parle encore aujourd'hui de l'Egypte, de la Grèce, des Incas, etc., c'est grâce à leur civilisation culturelle, beaucoup plus qu'à cause des faits d'armes de leurs militaires ; d'ailleurs, ces dernier survivent dans l'histoire uniquement par les récits des poètes, historiens, littérateurs, par les dessins, peintures, gravures des artistes du temps, et, pour la majorité d'entre eux, leur « valeur », si valeur il y eut, fut considérablement grossie par les artistes et intellectuels leurs contemporains, les uns par flatterie, les autres par crainte des représailles en cas de « mauvais renseignements ».

Il est vrai que le peuple n'a pas besoin de culture, pour quoi faire ?

BIP... BIP...
NOTRE JOUJOU EST CASSE

Avant Noël, nous avons eu notre joujou national, la fusée « Diament ». Hélas ! elle n'a pas fonctionné longtemps. Pourtant, que d'heures passées, que de savants, de techniciens de toutes sortes penchés, des mois et des mois, sur le problème atomique ; il est vrai que nous avons suffisamment d'écoles, de routes, de dispensaires, etc. D'ailleurs, et notre prestige ? Il faut bien que la France continue la dynastie de nos rois soleil et autres, de nos empereurs Napoléon le petit ou Napoléon III ; nous avons Versailles, nous aurons nos spoutniks dans le ciel étoilé.

G. P.

# En flânant...

*Lu dans* la Vie judiciaire *du 18-12-65 :*

« *Nous autres, nous savons bien que la société n'est certes pas parfaite, elle ne peut être qu'un compromis entre le désordre et le chaos.* »

*C'est un avocat à la Cour qui le dit. Evidemment, cher maître, les anarchistes sont en dehors de ces tractations ténébreuses.*

ESOPE

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

# ANTENA

UNO DE CAPA Y SOTANA

MADRID. — Juan García, alias «Mondeño», renunció a las faenas del ruedo para meterse a fraile. Recientemente ha colgado los hábitos para reingresar al toreo. Preguntado por los periodistas, «Mondeño» ha declarado que no vino al mundo para pasar años en el convento. Va a reaparecer en las arenas presentado por Antonio Ordóñez.

FRANCES CONDENADO

MADRID. — El ciudadano francés Bernard Riguet ha sido condenado por el Tribunal de Orden Público a la pena de dos años de prisión correccional y a 25.000 pesetas de multa bajo acusación de propaganda ilegal (¿cuál es la propaganda legal en España, exceptuada la propaganda franquista?). Riguet, según el fiscal, trató de introducir 110 kilos de hojas de tónica comunista por la frontera Hendaya-Irún.

EL CHARLAMENTO EN FUNCIONES

MADRID.—Las pre-sesiones de las Cortes franquistas están muy animadas con la «discusión» del proyecto de ley sobre Prensa. La comisión de «información y turismo» es la que procede al estudio del proyecto, habiendo recogido ya 367 enmiendas a esa preparación de ley que cuenta con 72 artículos. Dichas enmiendas se refieren a insuficiencias del proyecto, unas, y al exceso de libertad que el mismo entraña, según otras.

En definitiva, el espíritu que animó a los redactores del proyecto se concentra en una y única fase: lo que consta ya en el Fuero de los Españoles vigente y que expresa, en su artículo 12, «que todo español puede expresar libremente sus ideas siempre que ellas estén de acuerdo con los principios fundamentales del régimen».

Más claro, agua cristalina.

EL DELFIN DESALFINADO

MADRID.—So pretexto de límite de edad, el próximo día 27 del mes en curso el general Muñoz Grandes dejará su puesto de alto jefe de Estado Mayor y, por ende, de sucesor emergente del general Franco. Al parecer le sucederá, en el aspecto primero, el almirante Carrero Blanco.

MAS DETENCIONES

BILBAO.—Veinte nacionalistas vascos y tres simpatizantes con los mismos han sido apresados por la guardia civil en el pueblo de Undia (Vizcaya), desde cuyo lugar (según las autoridades franquistas) los detenidos trataban de introducir a la capital prospectos separatistas. Han sido encerrados en esta ciudad.

OASIS SIN PALMERAS

MADRID (OPE).—Según la edición en francés de la revista «ES», del ministerio de Propaganda franquista —el ministerio de Propaganda es el ministerio de Información— hay en Madrid nada menos que doscientas orquestas de música ligera y moderna. Estas orquestas tocan todos los días en los cabarets, en las «boites de nuit» y en otros lugares de diversión de la capital española.

Considerando, pues, que Madrid está rodeado de leguas y leguas de pobreza campesina, y viendo que tanto se bebe y disfruta en Madrid, no sería tal vez desafortunado decir que el Madrid franquista es un oasis en medio del desierto.

EL CAPITAL PRIVADO ABANDONA LAS MINAS DE CARBON

MADRID (OPE).—«La minería de la hulla viene atravesando desde hace tiempo en España una situación crítica —dice el periódico «Arriba»—. De una parte, la citada actividad se enfrenta con la competencia que le hacen las demás fuentes energéticas, singularmente los combustibles líquidos. Mas esta situación no es privativa de nuestro país ni acaso pueda ser evitada, por lo que, en lugar de intentar oponerse a ese inevitable fenómeno, lo que la mayor parte de las naciones hacen es ayudar a sus respectivas industrias carboneras, que siguen siendo imprescindibles en la economía actual.

Sea lo que fuere, y por muy diversas causas, existe una baja productiva, derivándose de ella que el combustible tenga un elevado costo de extracción, pese a que los salarios no constituyan aliciente para la recluta de trabajadores y a que las empresas no hayan conseguido desde hace años una adecuada remuneración de los capitales invertidos, sino que se ha producido una evidente descapitalización.»

LA JUVENTUD AMORDAZADA

BARCELONA (OPE).—El «Noticiero Universal» de Barcelona, ha comentado unas palabras de Archer Deleon, director de un departamento de la Unesco, quien recientemente declaró: «Las cifras nos demuestran que en el mundo entero la proporción de jóvenes de menos de veinticinco años pasa del 50 por 100 con respecto a la población total. ¡En una palabra, nunca ha sido tan joven la Humanidad!» Por juventud —éste es nuestro comentario— se entiende ilusión, generosidad, deseo de renovación... El mundo está muy necesitado de fuertes inyecciones de todo esto. Pero la juventud no puede hacer mucho si la amordazan desde que nace. Esto sucede en algunas partes. Y éste puede ser el mayor crimen que se cometa con la Humanidad.

VICTORIA OBRERA

IRUÑA (Pamplona).—Las huelgas y manifestaciones realizadas en Pamplona durante el pasado mes de noviembre, por espacio de varias semanas, terminaron con una gran victoria para los trabajadores. Estas huelgas, comenzadas en los talleres Frenos Iruña y extendidas a otras empresas metalúrgicas, culminaron con una gran manifestación de miles de hombres y mujeres ante la Casa Sindical. Aparte de las reivindicaciones logradas, los obreros consiguieron el reingreso de todos los despedidos y el abono de los jornales de los días de huelga. («Gudari».)

# «Rebelde en el paraíso yanqui» (1)

por COSME PAULES

WALT WHITMAN había escrito estos versos:

«Aquel que camina una sola legua sin amor,
camina amortajado hacia su propio funeral.»

Por eso no es de extrañar que Emma Goldman fuese la primera en afirmar que «el gran Walt» era indiscutiblemente «el más universal, cosmopolita y humano de los escritores norteamericanos». Y que estuviese «convencida de que nunca se había escrito un poema comparable a «Los hijos de Adán», «Una mujer me espera» y «Una hora de locura y gozo» le ganaron a Whitman un «lugar entre los inmortales». Una mujer como Emma no podía pensar de otra manera, porque sin duda jamás caminó una sola legua junto al odio. Porque se contó entre los escasísimos seres humanos que marcharon siempre en brazos del amor. Era como si el gran bardo hubiese escrito su genial pensamiento para ella sola. Por no dejar de amar, amó hasta a los criminales y a los máximos autócratas. Con valor increíble arremetió casi sola en defensa de la vida del asesino del presidente McKinley, al mismo tiempo que se ofrecía para curar las heridas de éste, en su calidad de enfermera titulada, si fuese necesario. No pudo salvar ni a uno ni a otro; pero con su gesto incomparable y su incomparable corazón igualó en un momento en la zona señera del amor a Czolgosz —el asesino—, con McKinley —la víctima—. Que es tanto como unirlos en un abrazo genital de responsabilidad solidaria y armónica, en la vida y en la muerte. Y por muy inconcebible que ello pueda parecer, sólo por intermedio del verdadero amor pueden fundirse en una sola y grande esencia las aparentemente dispares realidades de la vida y de la muerte.

En la página 280 de su excelentísima biografía, Richard Drinnon escribe: «Era indiscutiblemente una verdadera Gran Madre para las infortunadas con quienes le tocó vivir durante los diversos períodos que pasó en prisión. La simpatía y solicitud que mostró para con sus compañeras de desgracia revelan, de modo contundente, cuán sincera y profunda era su compasión hacia sus semejantes. Quienes seguían de cerca su trayectoria se sentían confortados al verla actuar así.» Por su parte, Kate O'Hare, magnífica mujer que estuvo presa junto con ella en la cárcel de Jefferson, escribió: «La Emma Goldman que yo conozco no es la propagandista. Es Emma Goldman, la tierna madre cósmica, la mujer inteligente y comprensiva, la hermana devota, la compañera leal... Emma no cree en Jesús; sin embargo, su conducta es de esas que me hacen comprender el espíritu de Jesús...» (Pág. 282.)

Le resultaba tan difícil caminar un solo metro junto al odio que al ser deportada por los EE. UU. a Rusia, en plena revolución, fue la primera en intuir y percartarse de una manera cierta del terror contrarrevolucionario de los bolcheviques al hacerse dueños del poder. Cuando aún el propio Alejandro Berkman —su inteligente compañero que fuera deportado junto con ella—, le reprochaba acaloradamente su falta de confianza frente a la actitud de los bolcheviques, ella no tenía duda ninguna al respecto del lamentable curso dictatorial de los acontecimientos. «Años después, en una de sus cartas, Emma le recordaba aquellas tristes discusiones: «Y lo que es más, querido Sash (?) en el fondo de tu corazón sigues siendo el mismo viejo Adán. ¿No te ví acaso en Rusia, cuando reñías encarnizadamente conmigo porque no quería tragarme los justificativos de la revolución? ¿Cuántas veces me arrojaste en la cara que nunca había sido más que una revolucionaria de salón, que el fin justifica los medios, que el individuo no cuenta, etc.» Berkman sólo pudo responder: «Tu oposición a los bolches me parecía demasiado sentimental, cosa de mujeres. Necesitaba pruebas más convincentes y hasta que no las tuve, no pude cambiar honestamente de actitud.» (Pág. 324.) Pero hay que reconocer que para cambiar tan rápidamente de actiud, en plena era revolucionaria, cuando apenas la contrarrevolución bolchevique levantaba su monstruosa cabeza, cuando nadie era capaz de darse cuenta de nada todavía, cuando hasta con las más bellas ilusiones revolucionarias era preciso romper frente a la impotencia en que los anarquistas sorprendidos por las arteras armas bien cargadas de los nuevos amos se encontraban, no eran sólo *pruebas más convincentes* las que se necesitaban. En aquellos momentos era tan solo un puro sentido idealista enraizado en el corazón mismo de un sublime amor por el hombre y la humanidad, lo único capaz de romper la gran barrera del misterio y el imposible que supone lo increíble de momentos cruciales para el mundo. Si Berkman— quien por otra parte era un ser dotado de gran inteligencia y carácter firme y decidido en pro de la manumisión humana, lo que demostró con creces cuando apenas tenía veintidós años, al atentar contra la vida del magnate Frik por salir en defensa de los obreros que éste ordenaba masacrar, desinteresada y heroica acción que le costó 19 años de encierro—, hubiese podido sentir, como Emma, el profundo amor que la conmovía en las fibras más hondas de su ser, lo que parece haber sido la cualidad más sublime de esta mujer extraordinaria, sin duda que no habría encontrado por su parte motivo alguno de reproche en la clara visión del momento ruso que los hechos respaldarían con creces poco después a sus propios ojos y los de cuantos no se dejaron envolver en las tupidas redes del «mito bolchevique». Pero ni siquiera de un temperamento tan hondo y elevado, de una inteligencia tan sutil y experimentada como la de Berkman, era dable esperar en ese momento lo que sólo el raro sentimiento del amor hecho ritmo acelerado es capaz de intuir y clarificar en combate esforzado con las fuerzas del odio cubiertas por el velo de la justicia y verdad revolucionarias. Era necesario ser capaz de no poder caminar «amortajado hacia su propio funeral» junto al odio, para descubrir en el acto y a tiempo la faz siniestra y sanguinaria del terror bolchevique que empezaba a inundarlo todo con sus contrarrevoluiconarios efluvios de muerte y destrucción. Era por algo que Emma había hecho frente con valentía incomparable a los enemigos del «gran Walt»; era que sentía latir en lo más profundo de su ser la profética poesía de amor y *libertad sin cadenas* del bardo de Long Island.

En nuestra opinión la biografía de Emma Goldman que nos ocupa es completa y concienzuda. Su autor se ha esmerado por presentar su obra en las condiciones más factibles de ser debidamente analizada por todos los públicos, los de casa y los contrarios a ella; incluso para los cerrilmente opuestos les ofrece sorpresas que pueden hacerles meditar, si algún sentido humano y de amor y libertad por los seres y las cosas que pueblan la tierra les queda. Los amantes de la cadena, los fanáticos enamorados del Estado —llámese capitalista o proletario—, los racistas y baldados para todo lo que signifique progreso verdadero, los pandilleros de la cobarde intolerancia, tienen, si quieren, mucho que aprender en esta vida íntegra hasta el fin. Y en la pléyade de otras figuras de relieve que tuvieron íntima relación con Emma Goldman, de entre las que sobresale con cualidades propias y en cierto modo superiores ese hombre magnífico que fue su compañero, amigo y sincero y amoroso colaborador de toda su vida, hasta el último aliento también. Caído en la brecha unos años antes que ella, Alejandro Berkman se mantiene a través de las 423 páginas del libro algo imponderable, motivo que representa una parte insustituible de la biografiada y de la cual sería imposible prescindir: que se siente y que se toca en forma constante y armoniosa. Creemos que Berkman es merecedor del mismo u otro Richard Drinon que lo saque del inmerecido olvido en que se halla.

*(Continuará)*

(1) «Rebelde en el paraíso yanqui», por Richard Drinnon. Editorial Proyección, Avda. de Mayo, 1370. Buenos Aires, 1965. 423p. Prólogo de Miguel A. Anguetra Miranda.

# Lo fundamen movimiento re

Extracto de una carta abierta a un amigo y compañero:

...Llevo seis meses trabajando sin que el trabajo suponga una maldición bíblica y he puesto tantas esperanzas en este principio regenerador de la dignidad humana, que el no poderlo continuar sería para mí un aplastamiento moral, por lo menos momentáneamente.

Nuestro objetivo sería crear una empresa de trabajo colectivo. Algo que nos permitiera trabajar sin explotar ni ser explotado. Ya estaría creada, si no fuese que necesitamos un francés que se ponga a la cabeza como presidente. No es tan fácil a pesar que vivimos en el país de ellos. He tanteado muchos, unos nacidos aquí y otros nacionalizados pero todos temen perder las pequeñas ventajas que pueder suponer los retiros etc. A pesar de ello yo tengo la confianza que si al terminar las obras que estamos realizando podremos ofrecer cualquier cantidad de dinero respetable, es muy posible que renazca el idealismo en algún compañero que hoy se encuentra indeciso a causa de los repetidos fracasos del colectivismo en el exilio. Lamentablemente suenan más los efectos destructivos de Aymare, que los constructivos de Glasgow.

Por de pronto he conseguido trabajar sin el azote de patronos y capataces, sin que por ello quiera decir que hemos alcanzado la perfección, aunque puedo garantizar, que trabajamos dentro del compañerismo, habiendo mejorado nuestro trato moral un cien por cien y el económico otro tanto.

Es maravilloso; créeme, nadie manda a nadie. Cada uno escoge el trabajo que mejor se adapta a él y trata de realizarlo en el menos tiempo posible sin que para ganar su jornada tenga que matarse trabajando. Lástima que en tantos años como dura el exilio, no hayamos sido capaces de demostrar el poder creador de los anarquistas multiplicando de una forma incansable los ensayos de Comunismo libertario a través de múltiples y variadas empresas. No se diga que no es posible, ni que debemos dejarlo para cuando volvamos a España. Puedo garantizarte, mediante contratos a la vista que yo he dado un presupuesto que sobrepasa los 160.000 francos actuales, y no he necesitado ni un céntimo para iniciar, ya que nosotros ponemos sólo la mano de obra. Tenemos trabajo asegurado si llegamos al fin de la obra para un plazo superior a dos años. Dominando el egoismo innato en el hombre, a través de una educación social, yo te garantizo que podrían funcionar miles de equipos como el nuestro que podrían bien ser controlados por la C.N.T.F.

Cuestión simplemente de estudios y de tácticas de combate. En fin, espero que con el tiempo, este pequeño contratiempo que supone la falta de un compañero francés, para legalizar nuestra empresa de trabajo colectivo, se resolverá y que podremos alcanzar un principio de vida libre que nos permita abrir nuevos horizontes en el camino de nuestras esperanzas.

El periódico lo he recibido con frecuencia y si nunca te he dicho nada de él, es por la sencilla razón, que no terminaba de comprender vuestro objetivo.

La unidad sin sentido revolucionario, no es nada; mejor dicho, es lo que propugnan todas las corrientes políticas, cuando quieren sembrar la confusión en los medios sindicalistas revolucionarios.

Te considero un hombre experto en las luchas sociales a las cuales no eres recién llegado. No creas que soy un puritano, no me gustan los puritanismos, pero es de lerdos dejarse engañar una y otra vez como si uno tuviera algo de imbécil.

Yo no siento ninguna nostalgia por la flamante «república de trabajadores», que tuvimos la desgracia de padecer. Tu sabes que fue cobarde para enfrentarse a los poderosos y en cambio fue cruel para los trabajadores, a los cuales mató y encarceló dejando muy pequeña a la dictadura de Primo de Rivera. No tuvo bastante con el montón de cárceles y presidios inmundos que tuvo que fletar barcos y habilitar islas e islotes de donde poder llevar a los trabajadores. Si a eso queremos llamarle libertad, cabe reconocer que en la España de ahora también hay mucha.

Compréndeme; para mí la C.N.T. fue una entidad revolucionaria que hasta que no cayó en el garlito que le tendieron los políticos después de los sucesos del 19 de julio de 1936, entrando a gobernar, cumplió magníficamente bien en el entrenamiento revolucionario de los trabajadores españoles. Gracias a ello se formó una clase selecta de obreros que dieron una lección al flamante ejército español, al clero y a los señoritos, y porque no al mundo entero, que poco después pudo comprobar, en su propia carne, la maldad de los enemigos del pueblo español. A pesar de todos los defectos yo creo que hay que sentirse orgullosos.

Siendo así, yo creo que hay que formar una gran organización, ¿pero qué mejor que la nuestra? La que tu y yo hemos conocido: la Confederación Nacional del Trabajo, la que nada sabía ni quería saber con los políticos.

El sindicalismo, puramente de reveindicaciones económicas, ya lo ves, lo adoptan todos los Estados, como un apéndice más de sus ministerios; ningún gobierno le teme. Más pronto lo protegen y le dan toda clase de facilidades, para domesticarles y conducirle a su antojo.

Estas consideraciones me hacían ponerme en guardia leyendo el periódico. Que quieres. Hoy por la palabra no distingues el revolucionario del fascista. Al recibir tu último boletín lo he comprendido todo y lo que más siento, es que te considero hombre demasiado maduro, para que de buena fe, puedas caer en el error.

Si de los políticos llamados liberales no nos podemos fiar, ni tan si-

# Mi punto final

AMIGO Juan Ferrer, cojo al vuelo tus leales puntos suspensivos, para puntualizar brevemente lo que sigue:

1.º No me cueles, por favor, la responsabilidad de haber sugerido que los sindicalistas obreros deben ir con el que más da, que éste se llame Dato, Romanones o Companys.

No, las organizaciones obreras no pueden nunca aliarse ni prestar ayuda a los conservadores del «orden» capitalista, sin desmentirse o renegarse.

Lo que yo he señalado es la necesidad y la eficacia de dar apoyo decidido a los hombres de progreso en sus luchas contra dichas derechas.

Al fin y al cabo, cuando éstas «sueltan prenda» se debe a la presión de las izquierdas o al miedo provocado por la acción de las mismas, nunca por generosidad sin cálculo.

Sin ir más lejos, das una ojeada a los periódicos del país «que vous savez» y tendrás la prueba tangible de lo que te digo.

2.º Tampoco estoy de acuerdo en que me hagas decir que soy partidario de que los sindicatos obreros «confien en adelante a delegados al Parlamento la consecución de mejoras sociales». Yo he hablado de apoyar, de empujar las fuerzas de progreso, sin renunciar por ello a la independencia sindical, ni siquiera a la acción directa cuando ella sea necesaria.

3.º Al encuentro de tu lista de tránsfugas y renegados del campo izquierdista-republicano, sólo quiero ponerte una cuestión: ¿Estás seguro de que todos los personajes sindicalistas y anarquistas, han sido y son sin tacha? ¡Y esto aun con la enorme ventaja de no haber ocupado nunca «el poder»!

4.º En fin, un punto de vista común que copio de tu última respuesta: «La C. N. T. de España se componía de sindicatos que agrupaban obreros «sindicalmente apolíticos».

Aclaro: Pero la grande mayoría de ellos eran «individualmente políticos». Y esto a pesar de la presión ideológica de los grupos libertarios, evidentemente antipolíticos.

5.º Tu añades: «La C.N.T. del exilio, sin sindicatos, se compone, en principio, de elementos estrictamente libertarios.»

Desde luego que esto es verdad sólo EN PRINCIPIO, digamos teóricamente, puesto que la realidad es muy otra. Y de ahí arrancan, precisamente, la confusión y la esterilidad actual de vuestra Organización.

De otra parte, tus afirmaciones ponen de manifiesto que la C.N.T. ya no es «apolítica», es decir, «sin partido», neutra, puesto que se ha convertido o ha sido convertida en agrupación anarquista, rompiendo así su neutralidad de base. Porque, para el caso que nos ocupa, igual cuenta «un partido» que «una agrupación» se llame como se llame.

Este *nudo* en mala hora liado, será difícil a deshacer.

En momentos cruciales privó al bloque antifascista republicano-socialista de contar con el decidido apoyo del núcleo más importante del exilio, el vuestro.

Y mucho temo que, prisioneros del mismo *nudo*, vuestra influencia —sobre todo en Cataluña— se vaya diluyendo dejando la masa obrera a merced de los «sindicalistas azules» que la trabajan con ventaja y sin desmayo.

Saludos y mi reconocimiento a la Redacción y a los compañeros lectores.

B. TORNE i PRAT
d'Igualada

## CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.

Pídase a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

## chispas

*En la «tele», los chansonniers se han ocupado del problema de la construcción-honorífica de viviendas. Han presentado un fabricante de «primeras piedras» para inauguraciones solemnes de obras abandonables.*

⁂

*En efectivo, se construyen grandes bloques de casas y uno no sale de su pocilga.*

*Porque si la abandonas, la calle es desabrida y el invierno crudo.*

⁂

*Alaiz lo dijo: «Es una imbecilidad alabar los palacios del Paseo de Gracia y de la Castellana. Tratas de entrar en ellos y te arrojan a la calle a empellones.»*

⁂

*De aquí a veinte años Nueva York, Paris, Londres, Estocolmo, Buenos Aires, Pekín, Bombay, Hiroshima, Odesa, Fez y Belchite, tendrán la misma fotografía.*

⁂

*Fuí a apuntarme para un alojamiento cementista de esos, y la empleada B casi me azuza los perros. Intervenida Servidora A, todo fueron satisfacciones verbales y zalamerías.*

*¿Para qué indisponerse con la clientela inatendible? A falta de piso que dar, palabra de caramelo que servir.*

⁂

*Ahora que está de moda lo del «gemelage», ¿no podríamos umbilicar «Bidonville» con «Villalata»?*

*Sería una hermosa ocasión para poner la primera piedra... de cartón para elevar el Palacio de la Ficción Oficial, donde poder reunir todos los servicios de alojamiento palabrero y de cortesía, para un alquiler debajo de las estrellas.*

CHISPERO

# PRESIONES NECESARIAS

1.a No responsabilizo a mi amable interlocutor de la «propuesta» de colaboración de los sindicalistas con los gobernantes «sociólogos». Se trata de la consecuencia que descuella de la colaboración sindical obrera con la política estatal en auge.

Una ojeada práctica indica que un triunfo electoral febrerista no tiene porvenir ante una fuerza reaccionaria organizada para un 18 de julio. En el país de Galiana, una victoria moral sobre la bomba H habría desenvainado más de cuatro espadines.

2.a No cargo el acento sobre mi amigo contraopinante. En sindicalista confederal, no hay términos medios: o a la política, o al sindicato, puesto que la confusión de términos, o conducta mixta, desvirtúa al obrerismo organizado en favor del Parlamento. Nuestra colaboración histórica se llama 18 de julio de 1873 en Igualada, y julio de 1909 en Cataluña, agosto de 1917, antiprimorriverismo de 1923 a 1929, huelga general ante el caso de Jaca, jaque a la Monarquía siempre, octubre en Asturias, 19 de julio en toda España. Mejor colaboración, pero directa, no cabe.

3.a El transfuguismo es planta común en todos los campos. Pero nuestros claudicantes jamás han tenido prestancia de jefes ni de ídolos de multitudes. En nuestro elemento cada cual piensa y anda por su cuenta, y una defección personal no adquiere consecuencias mayores.

4.a En el sindicato C.N.T., los trabajadores tocados de politicismo en su fuero interno, jamás han opuesto ese estado de ánimo a la unión objetiva de los compañeros. Cuando grupos partidistas han intentado hacerlo, han fracasado.

5.a La confusión cenetista que registras, amigo Torné, podría obedecer, ¡precisamente!, a esa mezcla prevista de libertarismo y politicismo. Aclaración que nosotros nos damos al respecto: El habernos confundido, durante la guerra, en los organismos del Estado. Nuestra buena fe excesiva de entonces, nos produce los amargos frutos de ahora. O nos reafirmamos. o desaparecemos.

6.a En momentos cruciales nunca la C.N.T. exiliada privó a la fuerza antifranquista del concurso que le es propio. El cable de la unidad de acción repetidamente lo hemos lanzado, sin que nadie se haya acogido al mismo, excepción hecha de la A. S. E.

7.a Cuando regresemos a Cataluña, se verá lo que acontece. Bien sabes que en la C.N.T. hay compañeros preparados para afrontar las circunstancias, sin dejación de principios, y sin banalidades españolistas ni patrioterismos montserratinos.

Es todo.

Con la estima de siempre:

JUAN FERRER

# La impostura católica y el Concilio

*(Viene de la pág. 4)*

San Agustín, que es uno de los más reputados teólogos, dijo que: «*La Escritura Santa es autoridad absoluta sobre la ciencia.*»

Por consiguiente, la Iglesia se encuentra en flagrante contradicción entre sus dogmas y la evolución de un mundo que se transforma rápidamente. Para poner un dique a esa gran avalancha del progreso, la Iglesia, para atraer la juventud, ha creado centros de recreo y deportivos, introducido curas «obreros» en los talleres, organizado partidos y sindicatos de tipo «socialista», y provocado complots católico-fascistas como ocurrió en España. Para poder paralizar la evolución social y moral de los pueblos, todos los medios le son buenos, de los más violentos a los más pacíficos; pero ella ha netamente fracasado con la violencia; ahora es el turno de la misericordia.

Es cosa cierta que en la vida actual de la mayoría de las naciones el *Jehová de las Escrituras* se encuentra enteramente desahuciado, ya que el *ateísmo* es hoy la verdad biológica y la parte dominante de todos los problemas científicos y sociales del mundo moderno.

El Papa actual de turno, para salvar el prestigio de la Iglesia ha organizado el Concilio y se ha convertido en mensajero de la paz internacional; por el amor de todos los pueblos, y del respeto de todas las libertades humanas, nadie es ahora más liberal y pacifista que la religión católica.

El último Concilio, renunciando a la «infalibilidad» de sus dogmas, ha violado todos los mandamientos del decálogo, y los preceptos de los más reputados santos y teólogos:

— El Concilio ha discutido favorablemente sobre el neo-malthusianismo, o «birth-control».

— Los padres conciliares han levantado el anatema contra el derecho de pensar, o sea, la *herejía;* han disuelto la más perseguida y execrada de las ideas humanas: la libertad de conciencia.

— Han igualmente anulado la infame acusación de *deicidio* contra el judaísmo. Los judíos son ahora perdonados por un crimen evangélico que nunca ha existido.

Si las víctimas de la intolerancia pudieran levantarse de sus sepulturas, ¿qué dirían ahora los millones de paganos degollados por los Constantino, Teodosio, Carlomagno, etc.; los millones de incrédulos o herejes asesinados, víctimas expiatorias del papa Inocencio III, de Torquemada, de Luis XIV, de las Dragonadas, etc.; y los millones de judíos torturados y calcinados, todos muertos por la violencia en nombre de la Religión?

¿Se deben tomar en serio las llamadas transformaciones anunciadas por el Concilio? ¿Significan ellas un real progreso por parte de la Iglesia? Seguro que no. Tales modificaciones son únicamente estratagemas de puro maquiavelismo. No se debe nunca olvidar que la Iglesia es una organización originalmente impostora y específicamente parásita. Como tal sus innumerables miembros no tienen otra utilidad en la vida social que zumbar como un enjambre de abejorros y vivir del trabajo ajeno.

⁂

De todo lo que se ha publicado en la prensa y se ha dicho en la radio referente al Concilio, se desprende que los pontífices del catolicismo tiemblan de pavor ante el progreso constante de la ciencia y del ateísmo. Es cosa cierta que si el Concilio ha renunciado a sus dogmas más sagrados y a la pretendida infalibilidad de sus Escrituras; anulado anatemas fulminados durante siglos contra otras religiones estigmatizadas de heréticas, y proclamado igualmente los derechos de una libertad de conciencia que siempre fue terriblemente perseguida por el Santo Oficio, es porque la Iglesia se siente amenazada en sus estructuras parásitas, ya que toda su modernización y proclamaciones espectaculares son únicamente la obra engañosa de la demagogia para conservar la fe de los creyentes, que se volatiliza ante las realidades de la ciencia moderna.

Los curas hace tiempo se han dado cuenta que la mayoría de su clientela acude a las misas, unos por hipocresía y otros por rutina. Son pocos los que creen con sinceridad a la existencia de un Mito celeste en completa contradicción con la verdad científica y social. Tal religión es retrógrada y enemiga de las libertades públicas, y declarada la principal responsable del fascismo en Europa, en particular de la guerra civil en España.

La Iglesia, que tiene una larga experiencia metafísica del absurdo, ha intentado contrarrestar el progreso científico del ateísmo, fundando laboratorios y observatorios astrales dirigidos por frailes y jesuítas especialistas de la tramoya. Ellos tienen el ingenio de la impostura para tergiversar todas las ideas y problemas biológicos siderales; formando unos galimatías que sólo pueden engañar a la gente de mentalidad deficiente. Siendo así que todas sus elecubraciones corresponden a una falsa ciencia, tan abstracta y tenebrosa como el misterio de la Trinidad y las calculadas Escrituras.

La Ciencia es el estudio de la Verdad, destructora de todos los absurdos y falsedades; promotora del ateísmo, que tarde o temprano debe, irrevocablemente, acabar con todas las Iglesias de la falsedad y del parasitismo.

F. DURAN ESQUIUS

ACABA DE APARECER
«Perón en la ruta de las dictaduras»
*Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández.*
*Precio:* 1 *franco.*

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

# NECROLOGICAS

## CANDIDO DE LA TORRE

Es de lamentar, en estas circunstancias, tener que explicarse sobre hechos y cosas que se pasan, sin que por nuestra parte nadie tenga la menor culpa.

Si no hubiese sido por el desinterés y mejor buena voluntad, también dicho en su día por nuestro inolvidable Alaiz, a esta fecha nada sabríamos de la muerte de nuestro querido compañero Cándido de la Torre, perteneciente a esta F. L., y que vive con su buena compañera Carmen, en Nouville-sur-Saône, desde que vinieran de Orán, Argelia, en 1962.

Ha muerto el compañero de la Torre, en las mismas circunstancias lamentables, repetimos, que ocurriera con la del compañero Miguel Guerrero; sin que nadie supiera nada de nada; sin que los compañeros que tanto lo apreciábamos pudiéramos rendirle el último tributo. La defunción ocurrió el 26 de diciembre, y fue enterrado el 31 del mismo mes.

Cuando la carta de la compañera Carmen, pasando por Cullins, llegara a nuestro poder en Lyon, todo había pasado, sin que por nuestra parte pudiéramos hacer nada por compartir el dolor y la pena de la buena Carmen. Estas cosas no deberían repetirse. ¿Culpa de quién, y por qué?

No obstante, habremos de significar que nuestro compañero siempre se manifestó en activo para la C.N.T., desde que su llegada al exilio, tanto en Orán como aquí en la metrópoli.

Esta F. L. de Oullins, así como el Núcleo del Ródano y Loire, se asocian al dolor que embarga a la compañera Carmen y a su hija, ésta por tierras de América donde cursa estudios.

*Amador*

## CORREO DE REDACCION

J. F., Royan; A. G., Marsella; J. L., Tours: Pasados encargos a la Administración.

## CHEZ PECAZAUX...

*(Suite de la page 1.)*

de jeter la pierre à leur camarade d'infortune, mais au contraire de l'aider à remonter la pente de la dignité humaine. Nous devons lui faire comprendre d'une part que le progrès technique est arrivé à un stade où la satisfaction des besoins de toute l'humanité est possible et même indispensable, d'autre part qu'il n'est pas utopique de penser que si tous les travailleurs veulent se donner la main, aucune force coercitive ou réactionnaire ne pourra désormais faire obstacle à la réalisation radieuse d'une nouvelle société sans maîtres ni valets, sans mythes ni croyances, sans oppresseurs ni opprimés.

La C.N.T., quant à elle, n'a jamais désespéré de connaître l'aurore de cette ère nouvelle et c'est dans cet espoir qu'elle puise la force pour continuer le combat...

**Correspondant C.N.T.**

cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45

# tal como volucionario

quiera de los llamados de avanzada, como los socialistas. ¿Cómo caer en el error de creer que el fascismo español puede haber evolucionado? ¿A que llamas evolucionar? ¿A que no sigue fusilando obreros en gran escala? Para saber lo que es el fascismo y lo profundo de su evolución nos bastaría devolver a su tierra toda la mano de obra que se encuentra en el extranjero y crearle el problema del paro forzoso.

No me hables de fórmulas políticas de falangistas de izquierda o de socialcristianos del Opus Dei, etc.,etc. Todo es una farsa. Conozco suficiente al fascismo y sus derivados para saber que ellos por palabra más o menos no quedan mal nunca.

Pero el problema es otro. El problema son los americanos. Estos son los que pretenden encontrar un guarda espaldas, con la etiqueta honrada de anticomunistas como los hombres de la C.N.T. infatigables luchadores contra todas las dictaduras.

Los americanos saben perfectamente que el día menos pensado un Viet-Cong español, se les echará encima y llegado ese momento la Falange, antipopular en España, no servirá de nada; es para ese momento que la C.N.T. sería un preciado baluarte para oponerse a las fuerzas que contra él se levanten con el estigma del «Comunismo». (Ya sabes que para los americanos todos los pueblos que no se someten a sus deseos e intereses son «comunistas») Los anarquistas somos anticomunistas, por excelencia, no cabe la menor duda, pero eso no es razón para que tengamos que aprobar la actitud americana vis a vis del régimen fascista español.

Yo soy de los hombres convencidos que los americanos son el noventa por ciento los responsables de las desgracias de nuestro pueblo y del asesinato de tantos compañeros nuestros. Es muy delicada esta cuestión y nuestra posición debe ser contundente. Antiamericanos y anticomunistas, no tenemos otra solución y esto nos obliga a presentar una conducta absolutamente clara a los ojos del pueblo español. Las soluciones falsas o ambiguas sólo pueden llevarnos a la destrucción como fuerza determinante en los próximos acontecimientos de España.

Con relación al periódico, yo soy absolutamente confederal, creo en los grandes movimientos como fue el nuestro, y soy absolutamente contrario a toda acción de grupitos y capillas, que no estén orientadas hacia un mismo fin, como sucedía en España y como debe suceder en el exilio, pues de lo contrario, sin querer o queriendo lo único que hacemos es jugar la carta de los fascistas. No te molestes, pero sometemos nuestro orgullo particular a los intereses de la organización o trabajamos en contra de los intereses del pueblo español.

Por otra parte tengo la absoluta seguridad que el pueblo español no comprende vuestro sistema de propaganda. Entre vuestra mentalidad y la del pueblo español media un abismo, lo conozco muy bien por haber convivido y sentido sus propias penas y necesidades; por eso cuando leo vuestras publicaciones creo que si no perdéis el tiempo se parece mucho.

No se trata de hablar si no de hacer y no de hacer una pequeña colectividad, por muy estimada que sea, no es más que la seguridad de nuestra propia existencia. Para convencer al pueblo español de nuestra razón, hay que hacer una obra social de gran envergadura, que le ampare y le proteja en donde quiera que esté. Lo demás, como decía Martín Fierro: «Son campanas de palo».

Para mí la C.N.T. de España, reside en Toulouse y es desde aquí que debe surgir el ataque general contra el tirano. Conozco a fondo la situación política y social de España, y sé perfectamente que desde allí mientras dure la situación policial vigente será absolutamente imposible hacer otra cosa que no sea una entrega más o menos interesada, para algunos, y forzada para otros compañeros más desgraciados que nosotros.

Nosotros con no agruparnos todos alrededor de la C.N.T. cuyo S.I. está en Toulouse, solo jugamos la carta de la Falange, de los monárquicos y de toda la reacción española amén de los americanos, que como es natural nada tiene que ver con la nuestra.

En cuanto a la cacareada evolución del régimen fascista español, repara que yo siempre digo régimen fascista y no franquista, no existe más que en la evolución que cada uno de nosotros hayamos podido dar en nuestra propia mente. Es natural que en estos momentos los fascistas españoles no tienen la necesidad de matar obreros conscientes a mansalva, como en otros tiempos, pero siguen pensando que la libertad perjudica a los tiranos y no creo que estén dispuestos a hacer otra cosa que una pantomima, que sirva para reclamar cualquier ventaja económica en beneficio propio y no del pueblo español que si quiere vivir y no ir a la cárcel, tendrá que seguir emigrando para ganar su pan en tierras extrañas pero más habitables.

Como ves, no tenemos las mismas opiniones sobre la situación de la política española y me extraña mucho que tu puedas pensar de otra forma, si es que honradamente piensas servir la causa de los españoles.

**HORIZONTES**

# España al día

### LO QUE «RENTAN» 3.500.000 EMIGRADOS

MADRID (OPE).—Según la C. C. E. de Emigración, son más de tres millones y medio los ciudadanos que oficialmente trabajan en el extranjero. En América —con enorme ventaja por parte de la Latina sobre la anglosajona— hay unos 2.500.000. En Europa, calculan 1.200.000. Francia 800.000, Alemania 180.000; Suiza 80.000; Países de Benelux 62.000, Inglaterra 36.000, Países nórdicos 15.000. Y en el resto del occidente europeo 10.000. Hay núcleos de poca importancia en Asia y en Africa. En cambio, por lo que a Australia concierne, las cifras son importantes y van regularmente en aumento. Comentando esta información, escribe «El Economista»:

«Es conveniente destacar que esta enorme masa de trabajadores, salidos normalmente de los sectores más deprimidos de nuestra población, contribuye cada año con 250 millones de dólares a nuestra reserva de divisas, compensando en parte nuestra balanza de pagos, tradicionalmene deficitaria.

» Para los que ahora se escandalizan de estas cifras habremos de recordar que en los años 30 las remesas de los emigrantes —entonces en su total en América— representaban cientos de millones de las pesetas de entonces y venían a ser la solución milagrosa para nivelar nuestra balanza de pagos, que entonces no contaba con la partida de entradas de capital extranjero.»

Convendría consignar que «en los años 30» se salió de una dictadura, de seis años y cinco meses y que, aunque atenuada, habría de prolongarse 14 meses más. Aparte de que tan pronto se proclamó la República, los militares trataron de derribarla con intentona tras intentona hasta llegar a lo de 1936.

Además, como bien recuerda «El Economista», la República no contó con «la partida de entradas de capital extranjero».

### TIRANTEZ EN LA UNIVERSIDAD ESPAÑOLA

De una información servida por «Le Monde»:

«En la Universidad Central se han reanudado las clases. El rector, profesor Gutiérrez Ríos, ha mandado publicar en la prensa del domingo una nota anunciando que habían sido expulsados de la Universidad 47 estudiantes por su conducta durante los últimos incidentes originados en la Facultad de Ciencias Políticas y Económicas el pasado diciembre.

» El día 10, 231 estudiantes se encerraron en el gran anfiteatro de la Facultad, anunciando su propósito de comenzar la huelga del hambre para apoyar sus reivindicaciones: amnistía en favor de sus compañeros y creación de un Sindicato libre. Los estudiantes fueron expulsados sin miramientos por la fuerza pública que, por orden del rector entró en el centro docente.

» El rector ha «graciado» a 84 estudiantes por haber observad» después «una conducta correcta». En su nota, señala también el señor Gutiérrez Ríos que en lo sucesivo continuará adoptando las medidas necesarias para evitar que tales actos se repitan, y observa que muchos de ellos constituyen delitos de derecho común que son de la competencia de la jurisdicción criminal.

En Barcelona, los estudiantes del tercer año de la Facultad de Derecho, tendrán que pagar, por segunda vez, los derechos de matrícula. Tal sanción la ha impuesto el rector señor García Valdecasas por haber boicoteado los cursos del profesor Enrena, secretario de la Universidad que había intervenido activamente en los expedientes académicos. Aconsejado por varios profesores de la Universidad de Derecho, se han negado a pagar por segunda vez. Un Banco les ha prestado 200.000 pesetas, suma que corresponde al conjunto de los derechos reclamados por el rector, y que ha sido depositada en la Delegación de Hacienda. Esta en curso un reurso administrativo contra el rector.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgado el pasado mes, acusados de perturbr el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al mirstro de Información y de Turismo diéndole que las informaciones que sus servicos habían hecho publicar n la prensa sobre los incidentes estuiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Fraga Iribarne remitó la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había elito contra la seguridad del Estado y lo envió al tribunal ordinario. Ese, a su vez, considerando que no se abía delinquido, la transmitió al juzado municipal. Los delegados sindales han sido defendidos por primer vez por profesores de la Faculta de Derecho.

» Transcurridas las vacacions de Navidad, el ambiente no parec haberse calmado. En Madrid se pera que, como respuesta a las deciones del rector, se convoquen nevas «asambleas libres».

# Carta a Miguel sobre la amistad

Y O no sólo tengo una opinión mística de la amistad, sino que creo que es un sagrado derecho y un sublime deber mantenerla y cultivarla...»

¡Misticismo de la amistad! Sin ir de brazo con tus creencias religiosas, comparto tu elevada concepción de la amistad; ésta significó para mí una buena parte de mis más importantes preocupaciones, desde mi tierna infancia. Huérfano de comprensión en el hogar paterno y excesivamente rico de sensibilidad; hombre antes de tiempo (pues crimen es de lesa humanidad arrancar a un niño estudioso de la escuela para enfrentarlo al rudo oficio de pleitero); con anhelos y deseos infantiles y una exuberancia desbordante, necesario me fue buscar el alimento espiritual que no se halla en los objetos o cosas materiales.

Mas, ¡ay!, buen Miguel, que yo no sabía ofrecer y apartar la mano. Con las puntas de los dedos se me iba el brazo y con el brazo desaparecía el cuerpo entero. Porque yo no sabía mentir, yo no comprendía que la mentira o la doblez pudieran ocultarse tras una sonrisa o una frase afectuosa. Además, me era indispensable abrir la válvula de mi yo interno, necesitaba dar suelta a la vitalidad anímica que saturaba todo mi ser; y, al mismo tiempo, sentía en mí una falta imperiosa de reciprocidad. De ahí aquella búsqueda casi mórbida de amistad y de cariño, se hallaren éstos en el hombre, en la mujer, en el niño o en el adolescente.

Desde aquellas luchas internas (ciclópeas para mi edad), mucha agua se ha deslizado bajo los puentes, arrastrando en sus ondas turbulentas no pocos desengaños. ¿Cuántos? Innumerables. Muchos. Muchísimos. Y así debía suceder a quien, como yo, estaba siempre abierto a la sensación de un aliento humano y fraternal.

Por ser como yo era (¿dejé acaso de serlo definitivamente?), nada más actural que el más puro anarquismo encontrase en mi alma resonancias de égloga. ¿Has leído «Mi comunismo», de Sebastián Faure, o «La conquista del pan», de Kropotkin, o «Sembrando Flores», de Federico Urales, o «Entre campesinos», de Malatesta?

¿No? Aprovecha la ocasión si el azar te presenta uno de esos libros, pues si amistad buscas y si de afección careces, cualquiera de ellos colmará tus apetencias. Ellos fueron los primeros amigos de mi adolescencia anarquista, y en ellos bebí el néctar que todas las colmenas humanas me habían rehusado hasta entonces.

¡Cuánto amor, cuánta fraternidad, cuánta amistad me prodigaron la lectura de esas obras! Si, después, otras lecturas se sucedieron, aquellas primeras fueron las únicas que dejaron en mi vida huella imperecedera.

En aquellos libros no habían violencias premeditadas, ni sujeciones inquisitoriales, ni imposiciones abusivas. En ellos había persuasión, comprensión, indulgencia.

La amistad se ofrecía ancha y abierta como un mundo sin fronteras. Cuando cualquiera extendía su mano, se sentían en ella los latidos de un corazón noble y generoso. Cuando unos labios se entreabrían, la sonrisa que en ellos se dibujaba descubría horizontes azules e infinitos. Cuando dos miradas se cruzaban, habían amaneceres radiantes y crepúsculos serenos en cada centelleo.

Y todo ello sin dioses ni endiosados, sin jerarquías ni egolatrías, sin odios ni temores. Una comunidad universal, cuya principal razón de ser consistía en laborar, segundo tras segundo, el bienestar y la felicidad de todos y de cada uno de sus miembros. Una sociedad, respetando y amando al hombre; un hombre, respetando y amando a la sociedad. Una colectividad civilizando sin tregua para embellecer el sagrado lema de «Todos para uno, uno para todos»...

...Todo eso leí yo en aquellos entonces, y, porque había en mí materia propicia, bien asimilado fue. Yo no podía concebir el odio entre los hombres, ni la mala intención, ni la envidia. Yo no quería comprender que el ser humano estuviese condenado por «ley divina» (si, Miguel, por ley divina,) a ver un enemigo en su semejante, en quien, por «ley natural», debiera contemplar un hermano (como Abel, no como Caín).

Y porque no podía concebir una cosa ni quería comprender la otra, y porque yo me sentía ingénitamente predispuesto a lo mejor, lo mejor di siempre de mí, sin tasa ni mesura.

Sin embargo, esos mismos hombres a quienes yo daba lo más preciado de mi espíritu y de mi inteligencia, sin exigir nunca nada, se cuidaron muy bien de alecionarme precozmente. Y fue muy joven que las decepciones sembraron mi camino de espinas atrozmente dolorosas, y muy joven, también, que una verdad amarga y repelente se obstinó en sorprenderme cuando menos hubiese deseado hallarme con ella.

Pese a tan tempranas experiencias, la eclosión fulgurante de un 19 de julio (precisamente en el diecinueve aniversario de mi existencia) me encontró dispuesto a cumplir con mi deber de hombre y de idealista. Con amistad y cariño a flor de piel, pisé tierras de Huesca, de Teruel, de Zaragoza, de Tarragona, de Castellón de la Plana, de Valencia, de Cáceres, de Badajoz, de Ciudad Real; con amistad y cariño viví la trágica incertidumbre de un puerto de Alicante rodeado por las fuerzas italianas de la División Littorio; con amistad y cariño soporté estoicamente el «viacrucis» del campo de los Almendros, de los campos de concentración de Albatera (¿para quién lo hiciste construir, García Oliver?) y de Portaceli; con amistad y cariño (siempre manifiestos a través de la odisea) conocí las vejaciones de las compañías de trabajo en Nules y en Bétera; con amistad y cariño me incorporé (ya viejo de tanta experiencia) a la mediocridad vergonzante de una vida civil vigilada, peligrosa y difícil, y, en fin, rebosando aún amistad y cariño me arriesgué, un aciago día, a arrostrar las cumbres y barrancos de los Pirineos para integrarme a quienes seguían amando la libertad en un régimen extranjero que se la otorgaba pesada y condicionada.

Desde aquel salto pirenáico, muchísima agua sucia ha arrastrado el Sena bajo los puentes de París... y casi un cuarto de siglo ha transcurrido...

¿Qué queda, hay, de aquel adolescente romántico, de aquel quijotesco sentimental que no sabía mirar más que con los ojos del alma un mundo y unos hombres que han persistido a aparecérsele extraños, huidizos? Físicamente, hoy refleja el espejo: una cabellera canosa y rara y un rostro deformado por los avatares del tiempo. Espiritualmente, aún cuando viven en él bien escondidas, preciosamente conservadas, más refinadas si cabe, las puras concepciones que le animaron antaño, tanto pellizco, tanta zancadilla, tanta baja intención han logrado hacer mella. Ya no se busca apasionadamente la compañía del hombre; ya no se abre a él y le acepta sin reservas, pese a estimarle, en el fondo. Toda una vida de lucha, de aspiración le une a él (y le unirá hasta la muerte), mas hay también un mundo íntimo, un drama en carne viva, que le desliga de cualquier compromiso a ultranza.

Ahora —un ahora que presupone años—, aquel bullicioso inquieto busca la soledad y se solaza en ella; cuanto más solo se halla más feliz es. El silencio, la quietud le sirven de lenitivo imponderable. Y en eso sosiego casi absoluto encuentra compensaciones morales imposibles de describir.

No se aburre por ello, le falta tiempo para aburrirse y compadece a quienes se lamentan de no saber qué hacer. (¡No saber qué hacer, cuando, sin hacer nada aparentemente se pueden construir universos!) Como sus vicios son sencillos, sus caros momentos de ocio los dedica a leer, a escribir, a escuchar la voz de amigos eternos que llevan por nombre Mozart, Chopin, Beethoven (el sublime solitario); a recrearse en el pasado con «Doña Francisquita», «La verbena de la paloma», «Los Gavilanes», «Los Claveles» y tantas otras obras líricas españolas que, a igual que «Marina», participaron a formar su juventud...

∴

«...Para que sea así, la amistad no tiene más remedio que ser tan desinteresada como sincera...»

¡Cuán magnífica, cuán bella definición la tuya, y en tan pocas palabras! «¡Tan desinteresada como sincera!» He aquí lo que deseaba oír de un hombre, amigo Miguel, y he por donde que ese hombre me ha llegado por caminos que yo no puedo, ni quiero, transitar.

Más hombre eres, y porque así te concibió tu madre, sin «divinas» intervenciones, en hombre te diré que tu definición es la mía, la que yo llevé siempre —porque conmigo nació —mezclada a mi sangre, mezclada a mi aliento, mezclada a los latidos de mi corazón.

Y no creo que pueda formularse acepción más justa y verdadera. La salvación del mundo, la felicidad del hombre se cimentan en la más o menos importancia que se conceda a esa frase, en el más o menos interés que se otorgue a su análisis.

La amistad, para poder considerarla como tal, debe ser desinteresada y, por añadidura, sincera. Si es cierto que en el proceso elaborador de la amistad, la afinidad, la concordancia de temperamento, de carácter; la similitud de gustos, la educación y los principios pueden ser factores determinantes, no es menos cierto que para que tales cualidades influyan beneficamente, ellas deben sentirse guiadas por ese flúido misterioso que, brotando de las fibras sensoriales humanas más recónditas, aparezcan a la superficie del hombre en un desbordamiento incontenible de sinceridad. A partir de ese instante —y sólo de ese instante decisivo— la amistad se demostrará tal cual debe ser: sincera y desinteresada. Y entonces se podrá creer en ella.

**ANDRES MARTINEZ**

# COMUNICADOS

### REGIONAL DE ORIGEN DE LEVANTE

Estimados compañeros:

En cumplimiento de los acuerdos últimamente recaídos en el Congreso de Montpellier, cuya moción sobre las Relaciones de Origen copiamos más abajo, y considerada la situación del Interior y al objeto de poder aportar la más eficaz ayuda a todos los compañeros de nuestra Regional Levantina que se mantienen consecuentes con los postulados clásicos de la C.N.T., os rogamos que a la mayor brevedad posible nos déis a conocer:

A) Si tenéis relación o posibilidades de conseguirla con los compañeros de Levante.

B) ¿Qué clase de concursos, en no importa qué orden, podemos ofrecer a los militantes de nuestra Regional Levantina en el Interior?

C) ¿Debemos continuar estudiando los problemas orgánicos empleando la fórmula *referendum* o, por el contrario, debemos organizar un Congreso de la Regional de Levante en el Exilio?

Dada la importancia que representa cuanto queda expuesto, esperamos una respuesta rápida y consecuente.

*Acuerdos del Congreso de Montpellier*

«Fundamentalmente se ratifican los acuerdos, pero se especifica que:

Las Regionales de Origen pueden y deben relacionarse con sus respectivas en el Interior.

El Secretariado Intercontinental puede y debe asesorarse de las Regionales de Origen.

Las Regionales de Origen deben participar, conjuntamente con el S. I. y el Interior, si se creyera necesaria una vertebración.

Al margen de ello, se preocuparán por preparar cuadros para la puesta en marcha de la Organización en España si el caso se presenta.»

Fraternalmente vuestros,

*La Secretaría de Relaciones*

Albi, 12 de enero de 1966.

### F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el domingo 6 de febrero a las 9 y media de la mañana.

### F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el 13 de febrero en el lugar y hora de costumbre.

### F. L. DE IVRY

Anuncia su acostumbrada asamblea general para el domingo día 6 de febrero, lugar y hora habituales.

### F. L. DE TOURS

Invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 13 de febrero, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa del Trabajo.

### F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados a la asamblea general, que se celebrará el día 13 de febrero, a las nueve y media de la mañana, en el domicilio social, 12, rue Pavillon.

### F. L. DE CARCASSONNE

Pone en conocimiento de todos sus afiliados que el domingo, 30 del mes en curso, se celebrará asamblea general en el local de Force Ouvrière, a las nueve de la mañana.

### GRUPO «LOUISE MICHEL»

El 5 de febrero a las 5 de la tarde, en 110, pasaje Ramei, París (XVIII): Robert Panier desarrollará el tema: «Peripecias del Concilio».

El 18 de febrero a las 9 de la noche, Mauricio Joyeux versará sobre «Mao Tsé Tung, o la política de las tres flores». En el Palais de la Mutualité.

### F. L. DE OULLINS

Para el domingo 7 de febrero, a las nueve y media, conferencia en disco, obra y recuerdo de nuestro inteligente Sebastián Faure: *Obra y muerte de Dios.*

Esta invitación se hace a los compañeros de Lyon, Venissieux, C. N. T. francesa y emigrados de nuestra región.

Rogamos a todos los compañeros procurar hacerse acompañar por algún emigrado o simpatizante.

Este acto se celebrará en Lyon, calle Montesquieu, 22.

### PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

*París:* Un confederal, 10 F; Montforte de Champcluson, 5. *F. L. de Champcluson:* Maribela, padre e hijo, 55. María Valls, de *París*, 10. *F. L. de Combs-la-Ville:* Dieste, 5; Terraza, 5; Oliveras, 5; Villanueva, 10; Casals, 10; S. Martínez, 5; Parera, 5. *Voglons (Jura):* Luis Gil, 10. *G.G.D.D. Venezuela*, 10. *Cholet (M.-et-L.):* Morera, 13,50. *Roanne:* A. López, 10. *Mios (Gironde):* Pablo Serrarols, 10. *Venissieux:* SIA Local, 50; Delunto, 10; Pérez, 10; Ortega, 5; Martínez, 5; Segarra, 10; Ros, 10; Agustín, 10. *Montreal (Canadá):* Orrantia, 45,50. *Angulema:* Pilar Lorenzo, 23. *Figeac (Aude):* Pedrol, 6,50. *Cahors:* B. Torner. *París XIX:* José Luquin, 3. *Peyrolles:* Leonor Alvarez, 5. *Aix-en-Provence:* Juan de Orán, 5.

Total, 387,50 F.

### PARADEROS

José García, venido de España, pregunta el paradero de José Aparicio Rico. Escribir a la siguiente dirección: Soldevilla, 48, rue Blanqui, Tours 37.

— Se desea saber el de Andrés Pina, de Murcia, que residía en Avenida Saintouge, en Orán (Argelia). Se ruega a quien sepa su paradero lo comunique a Antonio Guillamón, M. L. M. des Roumegour. Magagnosc, Alpes-Marítimos.

— El compañero Orencio Bosque, de Maella (Zaragoza), desea saber lo antes posible la dirección del compañero Eloy Rufat, hijo de Ramón Roc, albañil y también de Maella, para lo cual puede escribirle a: Fontreal, Moissac, 82.

### ADMINISTRATIVAS

Férez Guzmán, Decazeville (Aveyron). Giro 37 F, pagados «C. S.» y «Umbral» 31-12-66.

Jean Valensa, Le Thor. Recibido giro de 25 y 12 F; pagados «C. S.» y «Umbral» 30-6-66.

Royo Rafael, Le Cendre. Recibido giro 12-1-66 de 37 F; «C. S.» y «Umbras» 31-12-66.

Juan Rofes, Bedarieux (Hérault). Giro julio 65, pagando «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-65.

Luis Martín, La Rochelle. Gido 15-12-65 de 33 F, 11,30 F Librería. Con la diferencia, 21,70 F, pagas «C. S.» y «Umbral» hasta el 30-6-65. Con el giro de 16 F del 23-12-64 pagas «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-64. Queda un semestre del 65, de ambas publicaciones.

F. Local de Musidan (J. Valiente). Giro 18-1-65, de 32 F; abono un trimestre suscriptores, «C. S.» y «Umbral». Ultimo giro de 31 F el 11-6-65 para el segundo trimestre.

Federico Díaz, St-Magne (Gironde). Giro 14-1-66 de 50 F, «C. S.» hasta el 31-12-66 y «Umbral» 30-6-66.

Saura, Béziers (Hérault). Giro 12-3-65, 9,70 F Librería.

# LIBROS

COLECCION PLAZA

*Volúmenes a:* 3,75, 2,25, 7,50 y 4,50 F

«La llama de plata», Jamen Hilton: «Cuando enmudecen las sirenas», Maxence Van der Meersch; «El pecado del mundo», idem; «La gran aventura», Pearl S. Busck; «Cosmopolitas», William Somerset; «El pesador de almas», André Maurois; «Algo flota sobre el agua», Lajos Zilahy; «Calidoscopio en K.», A. J. Cronin; «El hombre y el muñeco», D. H. Lawrence «El coraje de vivir», M. Van der Meersch; «Viento del Este y viento del Oeste», Pearl S. Busck; «Retrato de una actriz», A. Maurois; «La Farisea», André Mauriac; «La huella del Dios», M. Van der Meersch; «Leed en mi corazón», idem; «Tres hombres en una barca», Jerome K. Jerome; «Una hora antes del amanecer», W. Somerset Maugham; «La joven romántica», idem; «La compañera», M. Van der Meersch; «Inglaterra me ha hecho así», Graham Greene.

DIVERSOS

| | |
|---|---|
| «U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak | 8,00 |
| «Vaso de lágrimas» (poemas de Luis Bazal) | 3,50 |
| «Rebeldías» (Selección de poemas), Luis Bazal | 4,50 |
| «Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», Cano Ruiz, y «Albores del anarquismo», G. Woodcock (Introducción de Victor García) | 2,00 |
| «Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, Apuntes biográficos de R. Rocker | 2,00 |
| «Cuentos literarios», C. Vega Alvarez | 2,00 |
| «El triunfo del No Ser», Eugen Relgis | 3,00 |
| «Cuentos», de Campio Carpio, ilustrados por B. Cano Ruiz y editados por «Tierra y Libertad»: «Ronda de la Luna» | 3,00 |
| «Escarceos sobre China», Victor García | 8,70 |
| «Garbuix Poètic», Juan Ferrer. | 2,00 |

# TIPOS RIOJALTEÑOS EL BOLCHEVIQUE

U nombre poco importa. L llamábamos «el bolchevique» Era de S. Vicente de la Sonsrra, pueblo de la Rioja Alavesa, no ejos de La Bastida, en la margen izierda del Ebro. Lo conocí el año 919, cuando a los 14 años comencé trabajar de aprendiz en el taller dcarpintería de Segundo Ogueta, a la calle del Puente, luego de Migu Villanueva, diputado, no sé si beral o qué. Ogueta era acaso uno e los pocos republicanos *convencidos* como concejal fue la oposición ontinua, pero tenía un genio de il demonios; cuando se enfadaba, asta inventaba *santos* para cagarse ellos y una vez había terminado sularga retahíla, acababa con un: «n c... hasta en el cielo un coche». Y eparecía calmarle un tanto.

Fue el «bolchevique» quien pneo me habló de ideas, me daba leer folletos ácratas y el libro de Mámo Gorki, «La Revolución Rusa». Si ser una lumbrera, sabía exponer las, zobatiendo iglesia, Estado y catai. Cuando vio en mí cierto interés me invitó a pasar algún domingo p la tarde en su pueblo (por la mana tenía que ayudar a mi madre enna tiendecilla de comestibles). En en hasta Briones —allí respondieron uemando los archivos y otras cosaen diciembre de 1933—, seis kilómos, otros tantos a pie hasta S. Victe. Poco tiempo quedaba para estarlli con los compañeros, todos de ota edad. Generalmente pequeños prietarios de tierras que habían de abajar a jornal a fin de poder iviviendo, los comparo con los colaeros del Bajo Aragón, entre losue me encontraba antes y durantla revolución de julio de 1936. Cudo iba a S. Vicente, acudía a la unión del grupo que durante la erienda tenía lugar invariablemenn la bodega de uno u otro de es. Cuando recuerdo todo eso, asero que mis ánimos aumentan, haciéme olvidar todo el panorama que ora nos rodea de niebla, odios, rer, apetitos insatisfechos, confusión emeditada, que nos convierten enco menos que inoperantes. Desde go que ambiente y situación no n los mismos, pero sí puedo afirr que entonces la afinidad era lo e mayor fuerza daba a aquellos peños grupos en su labor incansabl que dio sus frutos. (Para que S. cente se rindiera, en diciembre del, hubo de acudir artillería de Vito, e incluso aviación).

No faltaba entonces algún que otro que abandonaba la lucha, pero al menos era sincero, se declaraba agotado, cansado, desilusionado; se apartaba sin ser obstáculo para los demás que querían continuar la lucha, mientras que hoy no es exactamente lo mismo. El «bolchevique» también tenía su falla, bebía más de la cuenta y ello le hacía perder seriedad. Yo le vi alguna vez beberse de un solo trago ¡y en porrón! una azumbre de vino, o sea dos litros. No se sabía contener, si bien jamás le vi lo que se dice ebrio. Al ir declinando su vida, supe más tarde que había claudicado, casándose con una vieja y rica propietaria y abandonando así las ideas. Acaso el mote contribuyó a la claudicación, ¡quién sabe!.

¿Qué fue de todos aquellos viejos y buenos compañeros? ¿Vivían aún en julio de 1936? Lo ignoro. De todas formas guardo de ellos muy buenos recuerdos; con su rudeza, su sencillez, su comprensión y el concepto que de las ideas tenían, puedo asegurar que aprendí mucho de ellos. Aunque no he vivido en el campo andaluz, me parece que se pueden comparar mucho a los campesinos de Aragón, Rioja y Navarra, con los de la Andalucía anarquista. A lo largo de las luchas sociales, lo han venido así demostrando unos y otros.

De ahí el que tenemos un gran deber que cumplir; lograr que aquel espíritu revolucionario aumente si la larga noche de veintiséis años franquista lo ha disminuido, o hacer porque renazca con más pujanza si como aves de mal agüero quieren hacernos ver, ha desaparecido.

**Julián FLORISTAN**

*Enero de 1966.*

### A LOS LECTORES DE CATALAN

Procediéndose a la confección del libro «De l'Anoia al Sena sense pressa», memorias sindicales, del éxodo y del exilio del compañero Juan Ferrer, se advierte a los compañeros y amigos que se interesen por dicha obra que efectúen su pedido a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (10); a Miguel Celma, 4, rue Belfort, 2ème étg. Toulouse (H. G.), o a Jean Ferrer, 20, rue de la Forge Royale, París (11), C.C.P. 22 864 24. (Para los giros Jean y no *Juan*).

Precio de la suscripción: 10 frs. Una vez el libro publicado (250 páginas), 11 frs.

## EL PELIGRO ATOMICO EN ESPAÑA

En el cielo de Almería chocaron dos aviones norteamericanos cayendo ambos al suelo. Resultado: siete soldados de Johnson muertos.

Pero no es esto solo. Uno de los aparatos llevaba cuatro bombas nucleares, tres de las cuales han sido encontradas quedando una inencontrable. El pánico es grande en toda la provincia, principalmente en Cuevas de Almanzora, Vera y Palomares. La búsqueda que efectúan americanos y españoles es intensa, y al temor de posibles efectos deletéreos se ha añadido la certeza de que varios paisanos y dos guardias civiles están afectados de radiación atómica.

En las calles de Cuevas de Almanzora se desarrolló una manifestación para protesar de la presencia en España de artefactos peligrosos introducidos en la Península mediante la venta del país a los yanquis.

## Calendario de «S.I.A.» y «RUTA» VENEZOLANOS

Acabamos de recibir, con algún retraso, una buena cantidad de ejemplares de este calendario mensual de realización artística y tipográfica bien cuidada, esmerada incluso. La portada, en bella tricomía, reproduce un fragmento del mural «La Creación del Hombre» de Miguel Angel. Los meses sucesivos están ilustrados con numerosos grabados y con textos alusivos a efemérides revolucionarias aniversarias de los meses en curso. Las hojas se desprenden de arriba abajo, causando, cada caída mensual, un efecto de cambio grato a la vista.

Adquiérase este Calendario en nuestra Administración al precio de 2 francos, con la advertencia de que los precios mayores, junto con la cuota de compra, pasará íntegro a la ayuda pro compañeros ancianos e inválidos.

Tratándose de un fin solidario premiado con un efluvio de arte, no importa que el nuevo Calendario haya llegado con unos días de retraso.

OBRAS
de Felipe ALAIZ
«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
19,00 francos los 3 volúmenes.

Giros y pedidos: Roque Llop.
24, rue Sainte-Marthe, Paris, X^e
C. C. P. 13 50 7 56

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
*Administration*
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# La mano tendida

**HACE una docena de años que la consigna comunista era la de «la mano tendida». ¿A quién? A los católicos. La finalidad fue manifiesta: con el truco del estrechón de mano, Stalin trataba de introducirse en casa del vecino vaticanista. El ensayo del «sacerdocio obrero» pudo ser la respuesta del Papa, a título de prueba solamente.**

**Mas ocurre que entre pillos es peligroso tender la mano. Puede uno resultar manco, o ser limosneado con vil moneda.**

**Sin embargo, el moscovitismo es incansable. Haciendo caso omiso del aforismo («nunca segundas partes fueron buenas») insiste en la consigna depredativa. ¿Qué intención, esta vez, le guía? El tiempo dará respuesta. El caso es que, bajo la firma de Santiago Carrillo (el comunista que, como la hija de Comorera, renegó de su padre públicamente) en España han sido repartidos unos millares de hojas repitiendo lo de la mano tendida, bajo pretexto de reconciliación nacional, esa frase hecha y carente de sentido que ya empieza a prender incluso en los medios ajenos al ex franquismo y al comunismo.**

**El manifiesto comunista recoge el desarreglo político-económico de España y propone soluciones declamatorias que implican la reconciliación nacional a base de los enemigos de 1936-39 entre los cuales están los generales, los cardenales y los grandes banqueros, únicos ganadores de la guerra. Esta reconciliación, tan posible entre las víctimas del régimen, ¿cómo enfocarla cara a la burocracia franquista, frente a la Falange y al carlismo, y persistiendo el Cuartel, la Banca y Bolsa y la Sacristía en dueños absolutos de la dirección física, moral y económica del país?**

**¿Las fuerzas patrióticas? ¿En qué consiste, éso? ¿Qué elemento reaccionario español abdicará de su «triunfo», máxime gozando de todas las prerrogativas, de todos los beneficios, imponiendo su voluntad al país en provecho exclusivo? Patriota, cada cual lo es a su modo, y cuando la idea de patria ha costado cara, carísima al 80 por 100 de la ciudadanía, el patriotismo es más para aborrecer que para sustentar. Bajo los pliegues de una bandera no aventando, sino lanzando al espacio bandadas de cuervos de la patria, los apetitos de secta o partido pueden ser fácilmente encubiertos por la nube negra que nubla al sol de todos.**

**La voz comunista también clama amnistía total «afectando a todos los hombres que hayan luchado no importa en que lado de la barricada». ¿Ingenuidad o recurso? Franco, desde 1939, tiene «amnistiados» y gratificados a los suyos. A centenares de miles de los nuestros no los podrá amnistiar porque duermen el sueño eterno en cementerios, campos y cunetas. Lo que puede devolvernos ( y que sea ahora mismo) en personal retenido en cárceles y presidios, ante la enormidad de la suma de sacrificados alcanzará el significado de símbolo.**

**Viene, acto seguido, la solicitud al clero según la fórmula de la «Iglesia de los Pobres», o católica-progresista. ¿Dónde está esa Iglesia en España y en el Mundo? La Iglesia toda, en sus facetas los más de los casos minuciosamente estudiadas, para el «doble juego», claramente, se debe a una unidad pétrea sin cesar solidificada por el Vaticano. «No le queda a España otra salida que la colaboración entre católicos y marxistas», añade el manifiesto. ¿Verdaderamente? El clero español en general sigue siendo ultramontano y la minoría advertida, sedicentemente modernizada, no impondrá —ni de lejos— un convencimiento de marcha atrás al franquismo. En cuanto al marxismo, es planta que cuaja poco en la Península. Nuestro socialismo tuvo mucho de republicano, vuestro comunismo es ruso, de orientación eslava, en tanto las ramas y ramitas disidentes del comunismo suponen otras tantas expansiones naturales de grupos e individuos.**

**La República de mañana no será errónea como la de ayer —afirma Carrillo—. Será, entonces, «reconciliadora».**

**Preparémonos, entonces, a una república advenida con el label de los actuales gobernantes. ¿Será verdad tanta pobreza?**

# • DISCOS •

*El oro es un metal precioso destinado, lógicamente, a piezas de precisión y de arte. La avaricia lo ha codiciado, y acaparado, y envilecido. Millones de indios fueron sacrificados para arrebatarles esa materia amarilla a la cual no concedían importancia. La «civilización» del indio fue una rapacidad sangrienta del catolicismo de lanza y espada.*

*Heine cantó la belleza y la miseria de lo aurífero, y Wagner igualmente en «El oro del Rhin». Pero la sordidez sigue triunfante.*

*Incluso nos prende a nosotros, a veces. Pero en ráfagas transitorias de locura.*

*Perdida la guerra nos aficionamos al fantasma Boniato. «Boniato» quería decir «tesoro escondido». En Argelès de Mar se escarbaron toneladas de arena para hallar el «boniato» presentido. Incluso a los gendarmes les pilló la manía. Afortunadamente, en aquella época el* bulldozer *y la pala mecánica no existían.*

*S. I. A. de Perpiñán acudió en pleno al monte de Collíure con picos y palas para dar con el «boniato», según plano facilitado por un alocado. Luego Paulino trataba de ajusticiarlo, cosa que impidió el «boniatero» fugándose del campo aduciendo persecución autoritaria. Dislate tras dislate.*

*Con palas y picos salió un puñado de amigos de La Reynarde de San Manet, proa a las fragosidades de Andorra. Dos días de cavar en vano, y unas imprecaciones que infiltraron miedo en el alma del indicador boniatero de tanda. Este hombre, es cierto, murió de pánico.*

*El oro, o dinero, símbolo del mismo, ahora se busca trabajando doce horas.*

*A los que las trabajaban en España los perseguíamos a escobazos.*

*Porque el oro de la dignidad es el que vale, no el de los avaros.*

DISCOBOLO

# La impostura católica y el Concilio

*«Es solamente a partir del tercer siglo que se conocieron algunas pandillas de fanáticos que recorrían el país (Roma) propagando una secta religiosa de un llamado Crestus.»*

VOLTAIRE

Por F. DURAN ESQUIUS

ES históricamente comprobado que la impostura cristiana fue solamente creada en pleno siglo III por unos cuantos charlatanes transfugas del Judaísmo, que fundaron sus imposturas basadas en la Biblia. De este hecho empezaron a fabricar sus extravagantes lucubraciones, que serán más tarde llamados los Evangelios, ya que ellos pretenden que en el año 479 de Roma nació el Mesías anunciado por los profetas bíblicos. Para dar más autenticidad a esta impostura, falsificaron escritos históricos, crearon personajes enteramente apócrifos y retrocedieron las fechas de los escritos de más de 280 años.

Pero este montón de argucias fue rechazado en bloque por la casi totalidad del pueblo judío, debido a que todos los documentos y las tradiciones históricas de Palestina no mencionaban para nada que en los años 749 a 786 hubieran acontecido ocurrencias tan extraordinarias como el nacimiento y muerte de un Cristo-Salvador, con los milagros y demás absurdos contados por las Escrituras.

No hay tampoco ningún historiador greco-romano y judío (a menos que sus escritos no hayan sido sustraídos y posteriormente falsificados en los conventos) contemporáneo de los años 749 a 850, que hable de alborotos populares relacionados con la crucifixión de un Jesucristo, o de un pretendido *hombre revolucionario*, como lo afirma gente babieca, inducida por ciertos malabaristas en literatura.

El célebre escritor judío, Flavio Josefo, autor de «Antigüedades Judaícas», obra importante que relata todos los acontecimientos históricos de la Palestina bajo el reinado de los Herodes, a pesar de su gran escrupulosidad, este autor no dice nada relacionado sobre lo relatado por los Evangelios y los Actos de los Apóstoles. Flavio Josefo nació y vivió a Jerusalén del año 37 al año 95 de la Nueva Era. (Hay que tener en cuenta que la Era cristiana fue sólo puesta en vigor en el siglo VI). El padre de Josefo era un personaje importante del Templo de Jerusalén, siendo igualmente miembro del tribunal teocrático el Sanedrín, que según el relato católico fue el tribunal que condenó a Cristo. Pues resulta de ello que Josefo se encontraba bien situado para conocer todos los pormenores del judaísmo, y en particular si hubiera existido un hombre llamado Cristo, con un séquito de pretendidos apóstoles.

La Iglesia ha acusado siempre al pueblo judío de *crimen deicida*, es decir, que desde la instauración de la dominación cristiana en el mundo, el judaísmo ha sido estigmatizado de

haber asesinado al Dios-Cristo... ¡Como si fuera posible matar a un Dios! Esta absurdidad católica propagada durante siglos por el clero, ha pervertido a las multitudes de si ignorantes, desatando un fanatismo criminal y el odio feroz contra una raza. Siendo así que, debido a esa falsedad fomentada por la Iglesia, se ha criado el antisemitismo racial inductor de progroms durante los siglos transcurridos de intolerancia católica.

Si durante la guerra de 1940-45 los fascistas alemanes, embaucados por el nacionalismo y guiados por el viejo odio racista y antisemita del cristianismo, exterminaron tantos millones de judíos, sin distinción de edad ni sexo, la Iglesia es la única responsable de ello.

⁂

La base fundamental de la Iglesia son las llamadas Santas Escrituras, cuyos dogmas opuestos a la ciencia niegan las leyes biológicas del transformismo y la cosmología sideral. Copérnico y Galileo fueron condenados, y por el mismo motivo Giodarno Bruno y Esteban Dolet murieron torturados por el Santo Oficio por haber contradicho los absurdos de las Escrituras.

La Iglesia, en toda su historia, ha sido siempre enemiga del libre albedrío y de las libertades sociales; sin contar los Autos de fe perpetrados en España y Portugal, que, como se sabe, fueron terribles y numerosos, se pueden citar grandes degüellos colectivos de centenares de miles de personas declaradas heréticas: Albigenses del Languedoc, Flandes, Merindol, la San Bartolomé, las Dragonadas, etcétera; unos nombres que rememoran «masacres» espantosos.

El fraile De Las Casas, que participó a la evangelización de la América hispano-portuguesa, se lamenta mucho cuando cuenta que 12.000.000 de indios fueron exterminados por el fuego y la espada, porque no quisieron aceptar la esclavitud y convertirse al catolicismo «por el amor de Jesucristo».

*(Pasa a la página 2.)*

*Pasados los grandes fríos, la nieve helada se ha fundido. Si el hombre supiera copiar de la Naturaleza...*

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

## LA IGLESIA Y LOS OBREROS CATOLICOS

LA ignorancia, o la buena fe, justifican, en cierto modo, el dejarse influenciar por quienes usan y abusan de mil artes marrulleras con el fin de llevar el agua a su molino. La Iglesia, que sabe todo el mundo es rica en grado superlativo, cuenta en su seno con elementos preparados para toda suerte de funciones dentro del orden social. Si ello es así en todos los países donde el catolicismo alcanza notoria influencia, es comprensible que en España ello revista mucha más importancia.

Buscando cosechar simpatía entre el ambiente popular de nuestro país, la clase obrera en particular, es sabido que la Iglesia creó unos sindicatos católicos, ni carne ni pescado, tolerados por el franquismo. Como banderín de enganche se alreaban textos de la encíclica tal, y cual, que, en resumen, no hacen más que repetir lo que dijeron hace ya siglos, los llamados «padres de la Iglesia», y lo que se puede conocer teniendo la paciencia de leer los evangelios, donde está aquello de que «antes entrará un camello por el agujero de una aguja que un rico entre en el cielo»... Y es la Iglesia, o sea quienes tienen la representación directa del «cielo», acá en la tierra, los que han estado, están, y estarán mientras puedan, apegados como lapas a los ricos... En suma, que sus concepciones sociológicas resultan algo *pour rire*.

Pero no han faltado quienes han tenido la candidez de creer en la *sociología* católica, apostólica y romana. Y en serio creían que las altas jerarquías de la Iglesia, en España: obispos, arzobispos, y tal, que en Roma, en ocasión del celebrado concilio, y en nuestro país, al regresar del mismo, dirían la verdad, *toda la verdad*, en torno a la triste situación social española. Total que han podido comprobar que aquel famoso Pacto de Constantino, entre la Iglesia y el Estado, a través del tiempo, y variando los personajes, sigue igual.

Nunca es tarde para reconocer la realidad de las cosas y enmendar errores. Sin interesado halago, puede decirse que honra a los elementos de los citados sindicatos el hecho que hayan difundido clandestinamente una firme repulsa, a base de hojas impresas, diciendo al pueblo que, pese a lo dicho en las encíclicas, las jerarquías de la Iglesia de España, haciendo causa común con el franquismo, han callado los graves problemas que afectan al país: ausencia de las más elementales libertades; régimen dictatorial que prohibe toda expresión democrática; un sindicato totalitario, donde hay consejeros comprendidos entre las jerarquías religiosas; negación de los derechos fundamentales de los trabajadores; constante aumento del coste de la vida, detenciones y procesos por actuar en favor de la libertad y la democracia... En fin, toda una serie de hechos incontestables, y que huelga repetir, ya que, al aparecer estas líneas los habrá difundido toda la prensa antifascista de la emigración.

Ahora bien: Habida cuenta que tanto en el Interior, como también en el exilio, hay bastantes obreros españoles miembros de la aludida organización sindical, respaldada por la Iglesia; habida cuenta de que la gran mayoría de ellos son honrados trabajadores que aman lo que es justo, ¿no sería oportuno incitarles a la reflexión, para que vieran la conveniencia de abandonar el *respaldo* de la Iglesia, hipócrita, traicionera, para unir sus esfuerzos a cuantos, en pos de una efectiva libertad sindical, rechazan toda colaboración con el régimen y sus satélites?

## INCONFORMISMO Y LITERATURA POPULAR

En la cárcel, donde es posible hallar los tipos más atrabiliarios, frecuentaba nuestra tertulia, en el patio, tertulia compuesta de unos cuantos libertarios de diversas regiones, un carterista, casi *profesional*, inteligente y rebelde. Un día, tras de contar una serie de percances de su *carrera*, sacó la conclusión: Habiendo visto a tantos y tantos fulanos, bien vestidos y comidos, paseando la buena vida, lo pensé bien y me dije: ¡Ya está bien, Antonio, que vaya el que quiera a *currelar*!» Y así voy tirando desde hace años. Si se da un *resbalón*, y se cae aquí una temporada, pues mala suerte.» A su manera, era un inconformista, y si le censuraban salía del paso con aquello de que «quien roba a un ladrón tiene cien años de perdón».

Ha habido, dentro del género de la literatura popular, un matiz novelesco consistente en idealizar, en dar realce, a esa variedad de elementos refractarios al medio social, buscando al propio tiempo, al margen de las leyes y de una normalizada convivencia, sacar el mayor partido posible, arriesgando incluso la libertad, o la vida. En España se había granjeado admiración y estima el tipo del «bandido generoso, que robaba a los ricos y favorecía a los pobres». De entre la *fauna* de tales enemigos de la propiedad, descollaba Luis Candelas. En torno a las figuras que en realidad habían vivido se bordaba toda una aureola de leyenda. Y como que los relatos en cuestión tenían abundante público de lectores, pues se inventaban *héroes* de esta naturaleza.

En la revista francesa «La Tour de Feu», que edita en Jarnac Pierre Boujut, y en donde colaboran un simpático conjunto de poetas inconformistas, surrealistas, futuristas, etc., pues como dice su director: «En «La Tour de Feu» somos pacifistas (hace dos años editaron un número dedicado a Lecoin), anarquistas, internacionalistas, espiritualistas, mas, antes que nada, poetas; por encima de todo poetas.» En ella, nuestro amigo el profesor Jean Duperray, amigo de anarquistas y con simpatía hacia el anarquismo, ha dedicado un detenido ensayo de más de sesenta páginas, al conocido y folletinesco ladrón de guante blanco «Fantomas», y a su creador Marcel Allain.

Duperray es de los que abarcan un vasto horizonte intelectual en sus concienzudos trabajos. Interesantes sus escritos, por lo que dice y por lo que sugiere. Su extenso trabajo, que lleva por título «Le cinéma imprimé de Marcel Allain», merecería un extenso análisis, que no es en esta sección donde puedo hacerlo. Entre las abundantes apreciaciones que se deduce del referido comentario al respecto de «Fantomas»: crítica de diversas modalidades del vivir social, estudio de caracteres, cooperación a la «evasión» del individuo, del lector («La vie c'est si bête!»), por el camino de la fantasía, etc., recojo la apreciación muy acertada de que el militante, por ejemplo, libertario, se encuentra que *no puede contrarrestar* con otra, adecuada a nuestras ideas, la literatura popular, de aventuras, de misterio, de erotismo, que le sirven las editoriales dedicadas a ello.

No hace mucho, por parte del editor que lanzó la llamada «Serie Negra» de novelas policíacas, título de Prevert y portada ideada por Picasso, se celebró una exposición homenaje, al cumplirse sus veinte años de existencia y los mil títulos de obras editadas. ¡Y nada menos que llevan vendidos cincuenta millones de ejemplares!

Del campo nuestro, en plan de literatura popular, recuerdo ahora algunas novelas que escribió Luisa Michel, la labor realizada por la familia Urales, en España, y algo escrito por Pierre Quiroule en el Uruguay. Poco, muy poco, frente al «bourrage de crânes», del capitalismo.

## MARIE NOEL POETISA DE LA NATURA

Otra vez, con motivo de otorgársele el Gran Premio de Literatura de la Villa de París, ha sonado el nombre de esa viejecita, de pelo blanco, con 82 años encima, que es la poetisa Marie Noël. Hace cuatro años obtuvo también el Gran Premio de Poesía de la Academia Francesa. Antes tuvo otros premios notables. Tiene escritas diversas obras de versos y es el suyo un lenguaje claro, sencillo, como hablan las gentes del campo en las tierras del departamento del Yonne, donde siempre ha vivido.

Al margen de sus versos de un misticismo primitivo; evocaciones religiosas, gratas a quienes han cifrado sueños de dicha en un ilusorio más allá, la autora de «Les Chansons et les Heures» tiene bellas evocaciones de la natura; de la natura siempre nueva, siempre juvenil y atrayente. Y ese encanto de la naturaleza se ha adentrado en la sensibilidad de la celebrada poetisa de Auxerre.

De su poema «Attente», un detalle de fina percepción, unido su estado de ánimo al desarrollo de la natura:

*J'ai vécu sans le savoir,*
*Comme l'herbe pousse...*
*Le matin, le jour, le soir*
*Tournaient sur la mousse.*

# GLOSAS SOBRE «EL HOMBRE MODERNO Y LA CONQUISTA DE LA FELICIDAD»

EN esta nueva era (?) apareció la «Asociación Argentina de Bienestar Integral»... Nada menos. El primer tema propagado fue el del epígrafe. El orador «licenciado» es un jugla de sofismas dentro de la dialéctica caduca, saturada de estigmas religisos.

Ni hay «hombre moderno» ni tampoco «conquista de la felicidad» en una sociedad corrompida y corruptora.

Los conceptos expuestos son consuelos para el enfermo desahuciado que es el hombre. El problema es biológico y no espiritualista... Error secular el remachar las cadenas del dualismo filosófico, o metafísico, entre materia y alma o espíritu.

Hablar del bípedo humano íntegro, eso sí racional, sin dividirlo en una entelequia divina.

El creyente afirma que hay un dios, el incrédulo y herético en todas las doctrinas, niega su existencia. Los argumentos de los creyentes siempre se ha estrellado contra el inconmovible racionalismo basado en hechos afianzados cada día por la ciencia experimental en sus diversas técnicas.

El poder del amor y el optimismo se desliente a lo largo de los siglos convulsionados por los odios feroces entre naciones, sectas religiosas, políticas, sociales y aun familiares... ¡Y guerras y más guerras desencadenadas por los «desgobiernos» del mundo!... Total: desmanes del autoritarismo y de las autoridades constituídas que destrata todo intento de convivencia pacífica.

¡OPTIMISMO! Hermoso señuelo para los ingenuos que no quieren o no saben ver las trampas sociales, en Oriente, en Occidente, en el Norte o en el Sur. Lo saludable es plantarse en el ESCEPTICISMO para sonreír, sin gustia, ante las mentiras de la civización, que quizá termine por destruirse a sí misma en el maremágnum de sus incongruencias y de sus locuras feroces.

¡Oh, «Asociación Argentina de Bienestar Integral»!, tus pretensiones son falsas, tambaleantes en abstracciones sociales y en planes concretos divos (?) para seguir conteniendo, dentro de prédicas anacrónicas, la rebelión del hombre absurdo que no halla el verdadero camino de la convivencia biológica y está esperando mayores catástrofes hasta que llegue la última en que perezca este mundo terráqueo, idiotizado por las doctrinas y fórmulas AUTORITARIAS.

Si la especie creadora de dioses sobrevive, tendrá que adaptarse a otro mundo cósmico y seguir allá la búsqueda de su dios (?)...

Atraer al público con espectáculo antiguo para después atosigarlo con las soflamas de la oratoria sagrada y consagrada, para mejor adormecerlo con las mentiras soporíferas y ocasionales!

Todo esto cuesta mucho dinero y de haber muchos mecenas y muchos «salvadores» en esa «Asociación...».

En cualquier modo se hace sospechosa esta escenografía y será difícil adivinar hasta dónde llega su sinceridad o su mascarada en el planteo de sus intenciones esotéricas y exotéricas de que se valen todas las tendencias gregarias y «salvadoras».

La sociedad alimenta las aberraciones humanas y divide a los hombres, mandones y obedientes resignados, sin distinguir lo que a todos pudiese convenir biológicamente.

Como nota risueña se destaca la ocurrencia de las cantoras del coro que amenizan el espectáculo... Huele a noviciado místico. Sería más atrayente que las coristas luciesen sus esbeltezas en lo «moderno» sintético y no con túnicas hasta los talones... Pero ¡cuidado con la moral municipal que reglamenta las «buenas costumbres»! ¡Y no demos más por la flauta, de lo que ella vale!

COSTA ISCAR

**UMBRAL**

Sumario del número 49:

**SIGNO Y CALVARIO DE ANDALUCIA.**

Max Nettlau: **¿ES POSIBLE LA CONVIVENCIA ENTRE SOCIALISTAS LIBERTARIOS Y SOCIALISTAS AUTORITARIOS?**

José Viadiu: **ADALIDES DE LA LIBERTAD. ENRIQUE IBSEN.**

Luis Alberto Musso: **ALGO MAS SOBRE CANALES Y CRUCES INTEROCEANICOS.**

H. Plaja: **ACERCA DEL MISTERIO DE BRUNO TRAVEN.**

Ignacio Chiapuso: **LIBRE EXAMEN DE LOS MECANISMOS ECONOMICOS DEL SISTEMA CAPITALISTA.**

Camilo Berneri: **EL CRISTIANISMO Y EL TRABAJO.**

J. Carmona Blanco: **LA REVOLUCION DEL AÑO 3001. (Cuento).**

Juan Ferrer: **EL HOGAR PERDIDO.**

J. F.: **COMENTARIO DE LIBROS.**

R. Pérez de Ayala: **LOS BUEYES. (Poesía).**

Andrés Martínez: **VENTANA ABIERTA. (poesía).**

Costa Iscar: **CEREBRO Y ALMA.**

Noticiario, notas, libros, fotografías, dibujos, etc. Bella evocación de la mezquita de Córdoba.

Un franco en toda Europa.

**CALENDARIO PARA 1966**

**S.I.A.**

Hojas mensuales con ilustraciones marinas. Tema (del mar) desarrollado por el compañero V. Artés. Hojas sujetas por el procedimiento helicoidal, fases de la luna, etc. Ediciones en francés y español.

Se halla en venta al precio de 3.50 frs.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S.I.A. y en esta Administración.

# Crónica Internacional

## ACTUALIDAD ESPAÑOLA

EL régimen del Caudillo se resquebraja—se dice—. Se repite el aserto desde hace largos años. Se aportan pruebas más o menos felices y se señalan síntomas que pudieran parecer decisivos. Pero el régimen no cae. Se mantiene al modo de esos caserones viejos que de larga época amenazan con la apariencia de sus ruinas carcomidas. Pero al tomar en mano la piqueta demoledora se observa con cierto desencanto que las ruinas echaron raíces y resisten el ataque con inesperada firmeza.

Las tremendas huelgas que se desencadenaron varios años seguidos en la heroica —y sufrida— región de Asturias, aparecían como el toque de rebato. Nota reveladora de una cierta reorganización en la oposición. Detalle innegable de que ya «no se tenía miedo» para afrontar a la fiera.

El hecho de que las huelgas se hallaban más o menos «trabajadas» por fracciones de la Iglesia, en pose de «avanzadilla», proporcionaba un argumento más: «Las ratas abandonan el barco. Prueba ésto que se hunde.»

Pero el edificio no se desmorona y el barco no amenaza naufragio inminente. Tambolea o acusa inquietud solamente —exactamente— en la medida en que hacen impactos en él los embates de la oposición activa. La verbal no cuenta más que en detrimento y en ridículo de quien abusa de ella. No hace mella alguna en el franquismo y, por el contrario, evidencia a quienes lá emplean de manera desmedida.

## EL PARTIDO COMUNISTA REINCIDE

Santiago Carrillo pretende especular de nuevo con la repetida canción unitaria. Unión Nacional ayer. «Democracia política y social», hoy. El cuadro de fondo es idéntico hoy al de ayer. Pero los aspectos exteriores son más sumisos y modestos. No ha logrado abrir brecha en el hasta el presente frente común tácito de todos los sectores de la oposición, contrarios unos y otros a la ingerencia de los comunistas en todo bloque previsible cara al futuro. En todos queda una amarga experiencia de la actuación del Partido en el período 1936-39. No obstante, machacan e insisten, seguros que están de que, en un futuro gubernamental, tendrán opción y cabida en las combinaciones políticas. Como en todos los países, serán aceptados por los correligionarios políticos. Piensan, además, que en Italia ocuparon puesto predominante a la caída del fascismo y que en España el propio franquismo proporciona la suficiente base de propaganda para que el pueblo crea en la eficacia de su acción.

No olvidemos que si la pretendida Central Unica tiene lugar, con el beneplácito de no pocos ex cenetistas, el pastel se lo repartirán mano a mano con los demo-cristianos. Es un ciclo difícilmente evitable si la C.N.T. no toma cuerpo real antes —no después— de que Franco caiga o ceda su paso a la monarquía.

## Y LOS CATOLICOS MARCAN PUNTOS

La Vanguardia Obrera Social trata de ganar el paso a los comunistas y de cerrar la puerta a la C.N.T., aunque en ciertas regiones exista verdadero afán aliancista U.G.T.-C.N.T.-(Católicos) Vascos. Se confirma el empuje de las Vascongadas contra el régimen y hoy por hoy van cosechando los laureles de la acción, con detenidos, procesos y en intentos subversivos de toda suerte y de fructuoso alcance. Pese a lo hasta hoy indudable —por la probada lealtad de los vascos— a la larga y a la hora de recoger los resultados, los católicos en general, menos arriesgados y menos decididos que los vascos, realizarán el frente unitario democrático cristiano. Corresponde a la C.N.T. y a la U.G.T. mantenerse alerta y tomar plaza de primera fila —en la acción— so pena de no recoger más que los restos. Sólo se obtiene de buena ley lo que se conquista en lucha franca y abierta...

**Gregorio Quintana**

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis